

LE TERROIR

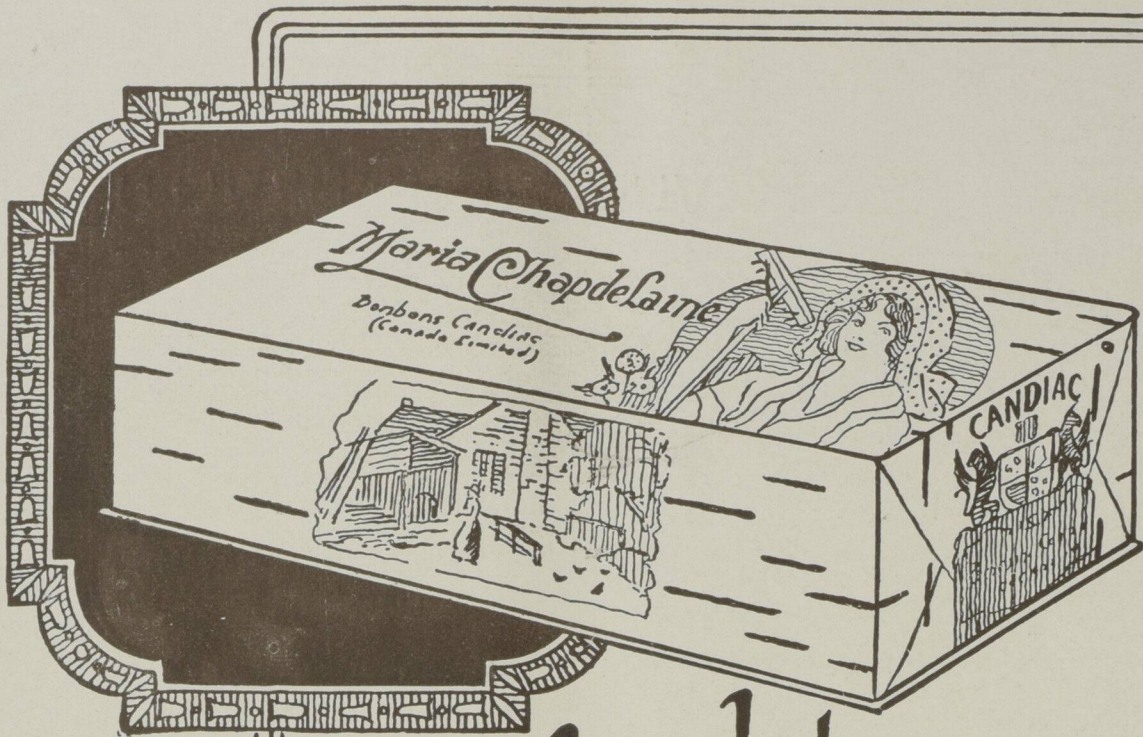
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



PAYSAGE et SCENE du TERROIR. — "Amour rustique" d'après un dessin d'un artiste du terroir, M. Osias LEDUC, de St-Hilaire, P. Q.

Arts = Sciences = Lettres

Mars - avril 1928 — QUÉBEC — Vol. VIII, No 11 et 12



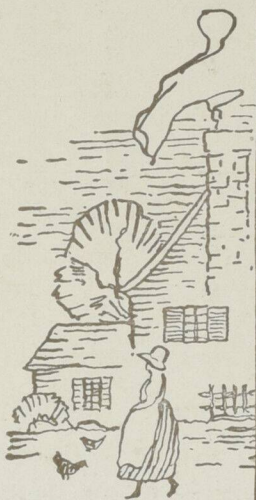
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiak
- (Canada) Limitée -



LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VIII

QUÉBEC, Mars et Avril 1928

No 11 et 12

La Province de Québec

Est-elle en Canada celle du progrès et de la prospérité?

Telle est la question que l'on se pose annuellement depuis quelques années, depuis l'ère nouvelle où chaque rapport administratif accuse non seulement un accroissement de recettes mais surtout un surplus de recettes sur les dépenses.

Tout récemment, en feuilletant les comptes publics, nous promenions nos regards sur cette théorie des chiffres, franchement plaisante, lorsque ceux-ci témoignent une gradation presque constante vers des sommets qui ne paraissent pas les derniers.

LES SURPLUS DEPUIS 1910

1910	944,189.16
1911	607,844.95
1912	683,428.98
1913	428,752.14
1914	376,008.90
1915	887,410.03
1916	211,295.69
1917	533,440.71
1918	2,134,558.28
1919	295,221.02
1920	951,910.50
1921	1,230,433.05
1922	5,033,419.45
1923	1,444,365.71
1924	1,303,440.17
1925	743,136.57
1926	1,520,146.75
1927	2,846,294.00
Total des surplus	\$ 22,175,294.86

Une accumulation de surplus au cours d'une période de dix-sept ans, de VINGT-DEUX MILLIONS ! dont plus de dix millions depuis que l'honorable M. Nicol (1921) est le grand argentier de la province. Nous croyons en ces chiffres du passé, comme nous espérons en ceux de l'avenir pour la plus grande gloire de notre patrie comme de ceux qui dirigent nos destinées.

Au cours de la dernière session de la Législature, lors du discours sur le budget, l'honorable Trésorier de la province touchait du doigt quelques-unes des raisons de cette encourageante situation lorsqu'il affirmait ce qui suit :

“ La province a été particulièrement heureuse dans le développement des forces hydrauliques ainsi que dans l'industrie de la pulpe et du papier et elle possède maintenant une prépondérance incontestée dans ces deux champs d'activité. Le Gouvernement s'est appliqué, par sa politique, à créer et à répandre, çà et là, des centres industriels dans cette province pour permettre aux cultivateurs de trouver des marchés faciles et rapprochés et, à nos jeunes gens, un travail abondant et rémunérateur. Tout le monde admettra, j'en suis sûr, que cette sage politique commence à porter ses fruits. . . La province de Québec est en faveur du développement de ses ressources naturelles par le capital et la propriété privées. Dans la poursuite de cette politique, elle a disposé de quelques-unes de ses forces hydrauliques et de ses concessions forestières en faveur de compagnies qui sont tenues de les développer et de les exploiter dans l'intérêt et pour le bien être de notre population. . . Le progrès industriel et matériel de cette province repose sur la force motrice à bon marché et aucune coalition astucieuse n'en doit priver notre population.”

Les chiffres du passé et du présent et cette orientation politique nous justifient de croire que la province de Québec est bien la province du progrès et de la prospérité, lorsque cette situation se confirme par le fait que la dette publique, dette nette, au 30 juin 1927, n'était que de \$58,812,951.45, soit \$20.90 per capita.

Georges MORISSET

UN ARTISTE DU TERROIR

A ST-HILAIRE DE ROUVILLE

L'Oeuvre du peintre Osias LEDUC

“ L'UN DE NOS ARTISTES AYANT LA PERSONNALITÉ LA PLUS FORTE, LA PLUS MARQUÉE . . . ”

Il est quelque part dans la montagne de Saint-Hilaire de Rouville, à environ un mille de la gare de ce magnifique village, un superbe verger dont le propriétaire est fier de vous dire avec une pointe d'humour : “ J'ai mérité de la patrie, puisque j'ai fait croître mille arbres là où il n'en poussait que quelques-uns.”

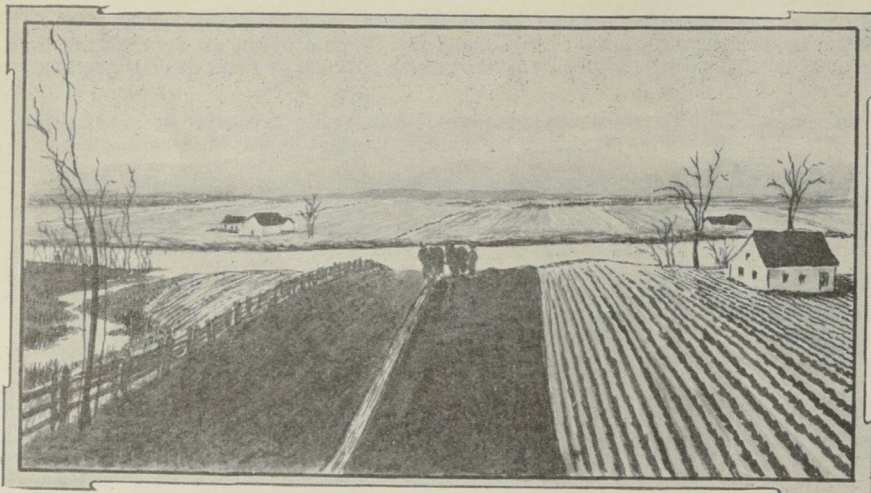
Ce pomiculteur au large front, aux yeux doux et rêveurs, des yeux qui ont beaucoup vu, beaucoup observé, n'a pas à ce seul titre mérité de la patrie ; il l'a davantage mérité par l'apport appréciable qu'il a fourni au patrimoine artistique de sa province.

M. Osias Leduc, né en 1864 dans la montagne de Saint-Hilaire où il habite encore, est un artiste, un grand artiste.

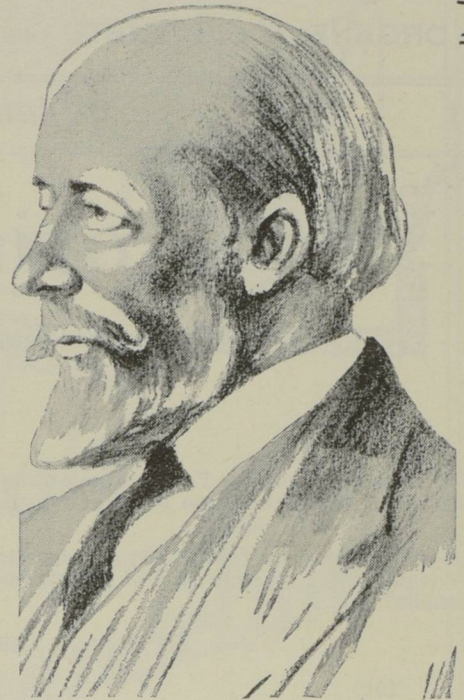
Fils de ses œuvres, il n'a fréquenté qu'une école, celle de la nature, et quand, en 1897, il traversa les mers pour aller à Paris, il était déjà un artiste formé, et jouissant d'une réputation assez étendue. Aussi ne demanda-t-il pas à son séjour dans la capitale des arts ce que la plupart des artistes en réclament : une formation. Il y vécut environ deux ans, et comme le dit Louis de Ligny (ce pseudonyme cache un jeune abbé qui aime les “ Brièvetés ” . . . soyons donc brefs) dans une plaquette intitulée “ La chapelle du Sacré Cœur ” . . . “ Il ne s'est inféodé à aucune école.”

Mais si Leduc ne suivit aucun maître, s'il ne se greffa à la branche d'aucun d'eux, il profita cependant de son séjour dans la Ville Lumière pour se renseigner sur les différentes écoles du temps. Il courut les expositions, grandes et petites, officielles ou particulières. Il visita les musées, fréquenta les peintres, en un mot se nourrit l'esprit de la contemplation des œuvres des maîtres. De toutes ces errances et musardises, il rapporta des données précieuses qu'il adapta à son art déjà très personnel.

Son œuvre n'est pas considérable, mais elle nous frappe par le sentiment, le souci du fini, l'esprit de continuité qui s'en dégagent, de même que par le travail de recherches qu'elle suppose.



“*Labour d'automne.*” — Osias LEDUC



Osias LEDUC

À l'encontre des peintres modernes, sensibles aux couleurs violentes et capables de dégager l'expression par une technique hardie, notre artiste campagnard aime la grisaille, les couleurs sombres, il préfère les matins tièdes légèrement vaporeux, et les soirs enveloppés de mystères aux midis ensoleillés où l'ombre et la lumière se heurtent avec violence.

La recherche d'une technique nouvelle, d'un art nouveau, excentrique, ne l'a jamais charmé. Trop sincère pour donner dans le mouvement ultra-moderniste, il s'est contenté de reproduire la nature qu'il ennoblit en l'assujettissant à son art.

Ayant vécu toute sa belle vie au milieu de la nature, il la connaît et l'aime trop pour la gâter par des égarements de vision et des excentricités de facture. Toute sa vie fut un tenace effort vers l'expression du beau en marge de toutes les formules conventionnelles.

Leduc, qui jusqu'en 1916, n'était connu que d'une élite, se révéla au grand public par l'exposition de quarante et un tableaux et dessins à la bibliothèque S.-Sulpice, à Montréal, qui lui valurent l'appréciation de tous les connaisseurs, et firent dire à un des critiques les mieux connus de cette ville :

“ M. Leduc est un de nos artistes ayant la personnalité la plus forte, la plus marquée. Il a toujours vécu à l'écart, isolé dans son coin ; il n'a pas eu pour le stimuler la fréquentation des camarades, des autres

artistes, mais, d'un autre côté, il est resté lui-même, il n'a pas subi l'influence d'un peintre en vogue, arrivé."

A la suite de cette exposition, deux des peintures exposées intitulées *Neige dorée* et *Pommes vertes* furent acquises par la Galerie Nationale, à Ottawa. Au mois d'avril 1927, lors de l'exposition de la peinture canadienne au Musée du Jeu de Paume, à Paris, le gouvernement canadien prêta ces deux peintures qui attirèrent à leur auteur les éloges des critiques d'art parisiens.

Leduc a touché à tous les genres, et a réussi chacun d'eux, mais je n'hésite pas à dire que je préfère de beaucoup ses scènes du terroir, et surtout ses décorations religieuses à ses portraits et ses natures mortes. Ce peintre campagnard a décoré un grand nombre de chapelles et d'églises rurales et urbaines, et je regrette que l'espace fasse défaut pour parler un peu de l'œuvre admirable qu'il a fait, en réagissant contre la sotte décoration dont sont malheureusement affligées tant de nos églises, et en tentant de remettre sur pieds et de faire aimer la décoration délicieuse, tout imprégnée de mysticisme, si en faveur au moyen-âge, et dont maintes églises d'Europe ont conservé d'inappréciables trésors.

Nous reproduisons en page de couverture un des dessins de Leduc qui ornèrent le roman *Claude Paysan* du Dr Choquette, un de ses compatriotes et amis, roman publié en 1899. Ce dessin représente Claude Paysan, le héros du livre, jeune et solide gars de la terre que les taquineries amoureuses de la belle jeune fille appuyée à la clôture de perches intimident manifestement. Tout dans cette composition d'une belle luminosité témoigne de la connaissance approfondie que l'auteur a des caractéristiques du paysage et des plus fines annotations de l'atmosphère.

Au premier plan, un arbre que les vents et les premières gelées d'automne ont dépouillé de ses feuilles. Un peu plus loin, à gauche, un petit ruisseau que semble déjà menacer la gelée va se jeter dans la rivière Richelieu, elle-même d'une étonnante ressemblance. On sait que les rivières, comme les êtres, ont leur anatomie. Et ces maisons blanches que vous voyez au loin ne sont-elles pas très belles dans l'atmosphère de mélancolie qui les enveloppe ?



“Les foins.” — Osiás LEDUC

Autant le *Labour d'automne* exhale un parfum automnal, autant *Les Foins* exhalent une odeur d'herbages qui nous grise. J'aime beaucoup cette scène qui fut, sans aucun doute, l'objet de longues et patientes observations, mais que la science a permis à l'auteur de dissimuler et de nous présenter comme une photo prise au vol au hasard des promenades. Leduc n'est pas avare du sentiment, mais je crois qu'en aucun tableau il n'en a laissé tomber davantage. Par une éclaircie, entre de beaux arbres, par-dessus une clôture, nous voyons au loin un cheval attelé à une charrette à moitié chargée de foin tombé sous la faux qu'aigüise un courageux *canayen*. C'est un sujet très simple, mais l'artiste a su y répandre une lumière qui atténue délicieusement les formes des êtres et des choses.

Comme on le voit par ces quelques reproductions, il se dégage de l'art de Leduc une poésie très éloquente et particulièrement prenante. Il imprime à son œuvre une sincérité raisonnée qui captive avec une étonnante force de persuasion.

Il est assurément des artistes plus audacieux, plus prolifiques, mais il n'en est certes pas de plus consciencieux.

Arthur LEMAY.

Annuaire Statistique de Québec, 14ème année 1927

Publié sous la direction de M. G.-E. Marquis, chef du bureau des statistiques, et rédigé par M. Lucien Viau, l'annuaire statistique de Québec pour 1927 qui vient de paraître, nous apporte comme les années dernières une source extrêmement précieuse de renseignements variés et intéressants. Peu de gens, j'en suis assuré, se donnent la peine de se rendre compte de l'importance et de la diversité des matières qu'enferme ce volume. On croit que seuls les spécialistes peuvent y avoir accès et on leur abandonne sans regret le soin de la parcourir et de s'en assimiler les diverses parties.

C'est une erreur profonde qu'on ne saurait trop s'empresser de corriger, car elle peut devenir extrêmement préjudiciable. En effet, je défie toute personne d'une instructions moyenne qui ouvre sans préjugé l'annuaire statistique, d'y passer moins d'une heure dès la première fois, à considérer d'un œil surpris d'abord, émerveillé ensuite, les milliers et les milliers de détails qu'il contient sur la vie et l'organisation économique et sociale de notre province et sur la vie de ses habitants. A un substantiel résumé chronologique de notre histoire succède une description physique de notre province suivie d'une étude sur sa géologie et sa climatologie. Puis des données précises, complètes, et qu'on sent laborieusement contrôlées nous renseignent sur notre population et son mouvement ainsi que sur

notre état sanitaire. L'instruction a son chapitre élaboré ainsi que l'administration avec ses diverses branches. Ensuite nos sources variées de production sont décrites en détail avec des remarques appropriées à chacune d'entre elles. Ainsi pour nos moyens de transport. Enfin, le volume se termine par les deux chapitres qui traitent de notre activité économique et du travail organisé dans notre province.

Et pour parcourir ce cycle très vaste et très compliqué, nous avons une merveilleuse clef, grâce à laquelle les démonstrations les plus arides, les comparaisons les plus laborieuses, les tableaux les plus compliqués, deviennent simples comme un jeu d'enfant et s'adaptent avec une facilité qui tient du prodige au niveau de toutes les intelligences. Cette clef, ce sont les graphiques nombreux qui parsèment le volume et y brillent comme des phares lumineux dans une nuit obscure. On ne saurait trop féliciter le rédacteur de l'Annuaire de ces tableaux admirables qui font saisir en raccourci l'ensemble d'une question et impriment en l'esprit d'une façon parfaite le résumé de chaque chapitre du volume en même temps qu'ils font apprécier au lecteur l'œuvre gigantesque poursuivie par les compilateurs patients et érudits qui préparent ce volume unique et désormais indispensable.

Que Messieurs Marquis et Viau veuillent bien accepter nos remerciements et nos félicitations sincères en attendant... le prochain Annuaire.— A. P.

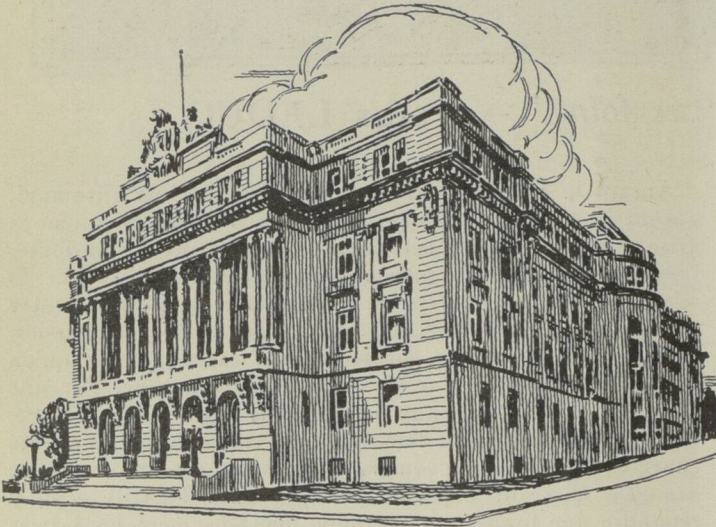
Hautes Etudes Commerciales

Le progrès d'une école

QUI PASSE EN AVANT?

CE SONT LES MIEUX OUTILLÉS, C'EST-A-DIRE LES
PLUS INSTRUITS, QUI OCCUPENT LA
PREMIÈRE PLACE !

C'est la rançon de notre époque de concurrence intensifiée
presqu'au paroxysme.



Façade principale de l'École des Hautes Études Commerciales,
Carré Viger, Montréal.

Depuis sa fondation, en 1907, l'École des Hautes Études commerciales de Montréal n'a cessé de grandir, d'étendre son rayonnement. D'innovations en innovations, de progrès en progrès, elle en est arrivée à occuper dans notre vie une place que bien des institutions d'enseignement plus anciennes, pourraient lui envier : à exercer au milieu de nous, en étendue et en profondeur, une influence dont nous commençons à constater les résultats bienfaisants.

Ses cours du jour — la véritable raison d'être de l'École — sont de plus en plus suivis. Des jeunes gens, diplômés pour la plupart des collèges classiques, vont y chercher leurs titres universitaires, en l'occurrence, la *Licence en Sciences Commerciales*. Depuis quinze ans qu'elle existe, l'École a décerné cent soixante-un diplômes — ce qui est un nombre considérable, si l'on tient compte des circonstances qui ont entouré sa fondation et de l'atmosphère dans laquelle, durant les premières années du moins, elle a grandi. Bien que tous de jeunes hommes — cinquante pour cent d'entre eux n'ont pas encore trente ans — les diplômés de l'École des Hautes Études occupent déjà des situations fort intéressantes ; et de l'avis de l'un de nos hommes d'affaires les plus en vue, font " sentir leur influence en rendant des services signalés dans plusieurs sphères de l'activité économique, politique et sociale ". On les rencontre à peu près dans tous les milieux, travaillant chacun de son côté et selon ses aptitudes, à se créer une situation sérieuse, à se hisser aux postes supérieurs. — Dans le commerce, la finance et l'industrie : chefs d'entreprises, présidents ou secrétaires de maisons d'affaires, gérants ou chefs de services, comptables, vendeurs, courtiers en assurances, en douane, en placements, publicistes, statisticiens ; dans le journalisme : chroniqueurs et rédacteurs financiers ;

dans l'administration publique et les œuvres sociales ; dans l'enseignement : instituteurs ou professeurs de l'enseignement moyen et universitaire. Voilà sans doute des carrières bien diverses, mais cela prouve une chose : que le diplômé de notre grande école de commerce a plus d'une corde à son arc. Ce qui, après tout, n'est pas un désavantage dans la vie.

Son nom connu et son zèle apprécié à sa juste valeur, son programme ajusté et adapté aux besoins de notre population, en un mot, ses cours du jour solidement établis, l'École songea aussitôt à étendre son champ d'action, à faire rayonner son enseignement. Car, ce n'est que le petit nombre, en vérité, qui peut se permettre des études universitaires. La majorité, pour des raisons diverses, abandonne l'étude à la sortie des écoles primaires ou secondaires. A-t-elle moins besoin d'apprendre ? Au contraire ? A notre époque de concurrence intensifiée presqu'au paroxysme, ce sont les mieux outillés, c'est-à-dire les plus instruits, qui passent en avant, occupent les premières places. En fournissant aux employés de commerce et de banque, aux instituteurs, et d'une façon générale aux diplômés des écoles primaires ou secondaires, l'occasion de compléter leur formation, d'augmenter leurs connaissances, multipliant ainsi leurs moyens d'action et donc leurs chances de succès. L'École répondait à un grand besoin. C'est ce qu'elle fit en 1919, en organisant ses cours libres du soir. Des milliers de personnes de tous les milieux et de toutes les conditions ont jusqu'ici suivi ces cours. Les inscriptions de cette année se chiffrent par 475. Plusieurs suivent le cours régulier et poussent jusqu'au diplôme. D'autres ne s'inscrivent que pour telle ou telle matière qui leur est plus immédiatement profitable. Tous ceux qui ont suivi ces cours sérieusement en ont largement bénéficié et se font d'ailleurs un plaisir de le proclamer.

Mais ici encore le rayonnement de l'École était nécessairement circonscrit. Seuls les résidents de Montréal ou de la banlieue immédiate pouvaient bénéficier des cours du soir. Pourtant, hors de Montréal, des milliers de personnes ont besoin d'apprendre, de compléter leur formation, de s'outiller pour le travail et l'action. L'École décida de mettre son enseignement à leur portée ; il y a quatre ans elle institua ses cours par correspondance, offerts à tous ceux qui désiraient améliorer leur sort, veulent prendre le seul moyen d'y parvenir : l'étude. Répondant à un besoin, ces cours se sont rapidement répandus. D'un confin à l'autre de la province, les inscriptions ne tardèrent pas à affluer. Ces cours ont, sur les cours similaires des écoles américaines, l'avantage d'être préparés pour nous, par des professeurs de chez nous, c'est-à-dire par des hommes qui connaissent nos besoins, notre tournure d'esprit et la discipline intellectuelle qui nous convient. En outre, n'étant pas une entreprise commerciale, désireuse avant tout d'encaisser des bénéfices, l'École offre ses cours à un prix sensiblement inférieur à celui des cours américains. Cinq matières furent d'abord enseignées de cette façon ;

comptabilité, langue anglaise et anglais commercial, français commercial, droit commercial, économie politique. D'autres cours sont venus s'ajouter à ce premier groupe : mathématiques financières, algèbre, droit civil, etc. . . A mesure que le besoin s'en fait sentir, l'École a jouté ainsi d'autres matières à son programme initial. Des centaines d'élèves suivent actuellement ces cours. De beaux succès ont été obtenus et l'École possède quantités de témoignages et d'attestations émanant des milieux les plus divers et souvent les plus autorisés, qui tous s'accordent à reconnaître la haute valeur de son enseignement par correspondance.

Pourquoi ne le dirions-nous pas ? En créant ses cours par correspondance, l'École des Hautes Études visait une double fin. Mettre ainsi que nous venons de le dire, son enseignement à la portée du plus grand nombre et, en outre, enrayer dans la mesure du possible, la diffusion des cours par correspondance des écoles américaines — cours qui sont peut-être chez nous l'agent le plus actif sinon le plus connu de l'américanisme.

Son enseignement général ainsi mis à la portée de tous ceux qui veulent en profiter, l'École prend maintenant des mesures pour répondre au besoin de spécialisation, non moins impérieux peut-être en certains milieux que le simple besoin d'apprendre, et elle crée des sections spéciales, dont les cours peuvent être suivis le soir ou par correspondance. Ainsi, en vertu d'une loi votée l'hiver dernier par le Gouvernement de la province de Québec, tout comptable qui désormais désire faire partie de l'une des grandes associations de comptables-vérificateurs — Association des comptables agréés de la province de Québec (C.A.), Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec (L.I.C.), Corporation des comptables publics de la province de Québec (C.P.A.) — doit produire un certificat d'études émanant de l'École des Hautes Études commerciales, pour les candidats de langue française, ou de l'Université McGill, pour les candidats de langue anglaise et, en outre, accomplir un stage d'une durée déterminée dans un bureau de comptables-vérificateurs. Pour répondre à cette disposition de la loi, l'École des Hautes Études commerciales a ajouté une Section Comptable à ses cours réguliers du soir et par correspondance.

Le programme de ces cours spéciaux comprend les matières suivantes : comptabilité et vérification, mathématiques financières, matières juridiques, économie politique, et se répartit sur deux années au minimum, à raison de vingt semaines par année.

Pour être admis à ces cours, il faut : 1° être âgé d'au moins seize ans ; 2° subir un examen d'admission sur la tenue des livres, l'arithmétique, l'algèbre, le français, l'anglais, la géographie et l'histoire, ou être porteur d'un diplôme a) d'études classiques ; b) des collèges commerciaux ou scientifiques ; c) de la dixième année des écoles de la commission scolaire de Montréal. Une année dite pré-comptable est établie pour les candidats insuffisamment préparés. Nous répétons que ces cours spéciaux peuvent être suivis par correspondance.

Autre initiative. Les carrières du droit et du génie civil touchent par tant de côtés aux affaires que depuis longtemps on sentait le besoin d'établir la concordance entre nos institutions d'enseignement supérieur, et de permettre aux ingénieurs, préposés à la gestion des industries, aux avocats, intimement mêlés à l'organisation et à la direction de maisons d'affaires, aux notaires, dont c'est la besogne principale de s'occuper de placements financiers, de parfaire leurs connaissances en sciences commerciales en suivant un cours complémentaire. L'École des Hautes Études vient de réaliser cette initiative. Désormais, après avoir suivi une année de cours et subi avec succès les examens, les ingénieurs, les licenciés



La bibliothèque de l'École des Hautes Études Commerciales, 350 LaGauchetière est, Montréal.

ès-sciences, les bacheliers et les licenciés en droit pourront obtenir le diplôme de Licenciés en sciences commerciales.

Le cours complet comprend des matières obligatoires et des matières facultatives. Les matières obligatoires sont l'économie politique et la comptabilité. Quant aux autres, elles sont très variées. Pour obtenir sa licence, le candidat devra subir ses examens sur un ensemble de matières dont les coefficients additionnés formeront un total de vingt (soit dix pour les matières obligatoires et dix pour les matières facultatives). Certains cours se donnent le jour ; d'autres peuvent être suivis le soir ou par correspondance. Rappelons en passant que l'École créait, il y a quelques années une licence spéciale d'enseignement pour ceux qui se destinent à l'enseignement commercial.

Enfin, un autre projet est actuellement à l'étude : la création d'une section spéciale réservée aux employés de banque. L'École prépare actuellement les programmes qui seront prêts selon toute vraisemblance pour octobre prochain, époque de l'ouverture des cours du soir.

En vérité notre grande école de commerce a accompli des progrès depuis quinze ans, alors qu'elle recevait en tout trente-deux élèves. Cette année, 1927-28, dans les trois sections du jour, du soir, et par correspondance, elle en compte environ 900. Elle ne s'arrêtera pas en si bon chemin. L'élan est donné, la roue tourne et tourne dans le bon sens. Notre public a compris que cette école, dans l'état actuel des choses, consitue une de ses plus belles promesses d'avenir. Il se porte vers elle.

Henri LAUREYS,

Après un an de ménage :

Lui.— Ton père n'est pas pressé de verser ta dot.

Elle.— Tu es injuste ; il nous la donne petit à petit.

Lui.— C'est possible, mais moi, je t'ai épousée d'un seul coup.

X... attend à la porte du cimetière le convoi d'un ami.

Le faire-part convoquait les invités pour trois heures : il est trois heures et demie et le convoi n'arrive pas.

Or, le défunt s'est fait, pendant sa vie, une solide réputation d'inexactitude.

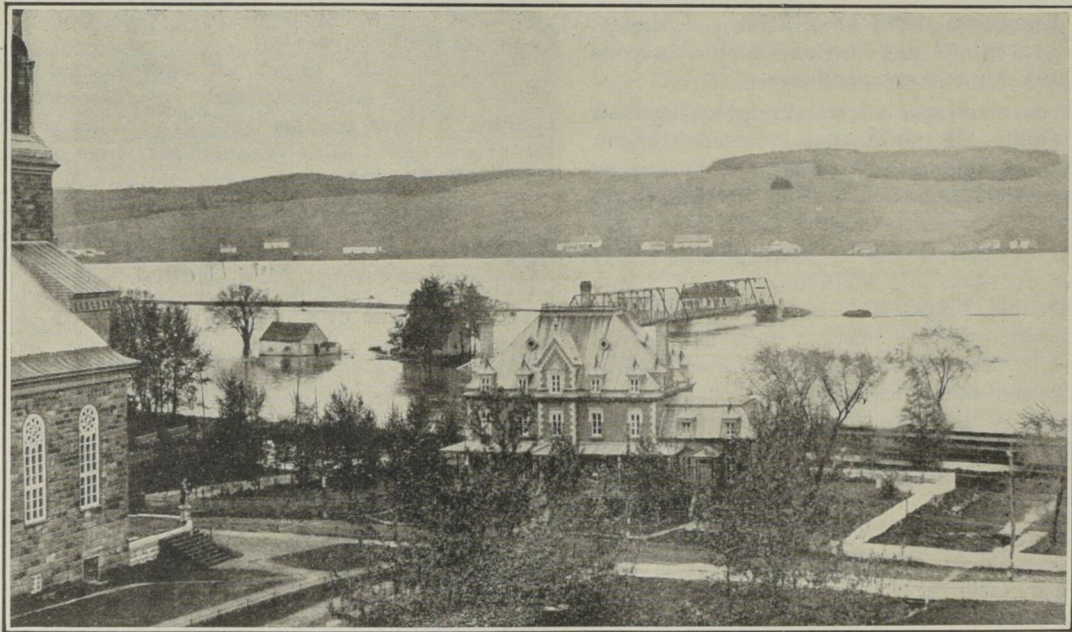
X... consulte sa montre et soupire :

— Ce pauvre Jules ! Toujours le même !

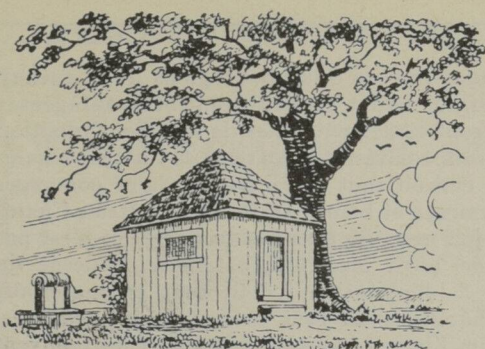
Paysages et Scènes du terroir



Mars-avril dans une grande érablière à la Beauce, avant l'époque des inondations printanières.



Le débordement de la "Chaudière", dans la vallée de la Beauce. Au premier plan, l'église et le presbytère de Saint Joseph de la Beauce; au second plan, quelques habitations du village envahies par les eaux; au troisième plan, le pont métallique qui indique la largeur véritable du lit de la rivière; au quatrième plan, les immenses "fonds" du côté ouest de la "Chaudière"; au cinquième plan, les "coteaux" et à leurs bases les fermes des Beaucerons qui vont annuellement, au moins à chaque printemps, y plonger, s'il y en a encore, leurs "jarrets noirs"!



PAYSAGE DU TERROIR

SCENE DE JADIS

L'ANCIENNE LAITERIE

“ THEATRE INCOMPARABLE DE L'ACTIVITÉ INGÉNIÉUSE
DE NOS GRAND'MERES. . . ! ”

L'ancienne laiterie, bien modeste d'apparence, avec ses petites fenêtres voilées de persiennes et grillées de fer, et son humble toit dissimulé dans l'ombre de la maison ou au milieu d'une touffe d'arbres, a joué un rôle trop important dans notre vie rurale, pour que sa disparition nous laisse entièrement indifférents.

Elle était malgré sa faible taille et son peu de prétention le centre de production de la ferme, et le soutien le plus assuré de la table aux repas quotidiens, comme aux jours de grandes fêtes.

Personne ne peut nier non plus qu'elle mettait dans le paysage une note plus harmonieuse que la petite table-à-bidons qui lui a succédé.

Tous les louables progrès introduits par l'industrie laitière moderne centralisée ne doivent pas nous empêcher de rendre un hommage dû à la laiterie d'autrefois, théâtre incomparable de l'activité ingénieuse de nos grand'mères et de la production la plus importante de la ferme de chez nous.

Hélas ! des quelques laiteries qui bordent encore nos routes, la plupart sont sans emploi ou détournées de leurs fins primitives, ce sont des corps sans âme, des monuments historiques à la gloire de la vie ancienne.

Laissons-nous entraîner, en imagination du moins, vers la blanche laiterie. Par la porte qui bâille à l'air frais du matin s'échappe un arôme aussi engageant que l'invitation de la fermière.

L'entrée, très basse, nous force à nous incliner avant de pénétrer dans le palais des plus nobles ferments lactiques de ceux qui se sont perpétués dans ce milieu idéal, à l'abri de la corruption et des vanités du siècle.

Les murs très épais, constitués par des pièces de pin superposées, entrées aux angles et calfeutrées d'étoupe, gardent admirablement la fraîcheur. Des petites jalousies vertes et un grillage de fer préviennent respectivement l'invasion des rayons solaires et les déprédations des maraudeurs nocturnes. Le plafond et les lambris badigeonnés à la chaux sont d'une blancheur inaltérée.

Jusqu'au plancher en bois d'épinette qu'on nettoie à la lessive chaque semaine, avec un soin méticuleux, et qui a pris une belle couleur jaune beurre.

Si la propreté était une des premières conditions de succès de cette exploitation, c'est que le lait et ses produits s'imprègnent facilement des odeurs étrangères qui rôdent dans leur voisinage.

L'un des pans du mur est garni de tinettes de vingt, trente ou quarante livres ; les trois autres soutiennent, à trois pieds environ au-dessus du sol, quatre rangées de planches de pin exemptes de nœuds et d'une belle couleur jaune uniforme déterminée par de fréquents lavages.

Le lait repose sous une épaisse couche de crème dans des terrines de terre cuite vernissées ou dans des bols de belle faïence fleurie ; le tout est disposé avec ordre, chaque traite ayant sa place assignée à l'avance d'après une rotation régulière.

(Suite à la page 192.)

Plus bas, sur un petit banc, la crème fermente au voisinage de la baratte et de la *micouenne*, dans de grandes jarres recouvertes d'un beau linge de toile de lin.

Un flacon de présure, faite à la maison, fraternise avec des jattes de lait caillé qu'une légère couche de crème rend appétissant.

En un mot, c'est un intérieur de paix, de fraîcheur, de propreté et de production. Pour les enfants, c'est non seulement le lieu inviolable qu'on ne pénètre pas sans permission spéciale, c'est également la source des meilleures satisfactions de leurs appétits voraces.

Où trouver maintenant ces beurrées de crème sucrées, bien soutenantes qui, l'après-midi, saluaient notre retour de l'école, et nous donnaient du cœur pour travailler aux champs et aller chercher les vaches !

Que sont devenues ces vastes bolées de crème savoureuse et ces immenses terrines de caillé surmontées d'une couche de sucre d'érable, qui rendaient la table si rafraîchissante aux moissonneurs et si attrayante aux visiteurs ? . . .

Où sont ces belles tinettes de beurre qui faisaient autrefois la gloire de nos expositions agricoles ? Dans ce temps-là, on s'en souvient, les principaux prix allaient au beurre. Ceux qui participaient à ces concours régionaux n'auraient jamais consenti à ouvrir une tinette avant l'appréciation des produits, de crainte que se perde une partie de l'arôme destiné à impressionner le juge favorablement.

Depuis que le lait prend le chemin de la fabrique, il est plus rare à la maison, et ses sous-produits n'ont plus la même valeur. La théière se gonfle d'importance pendant que les platées de lait reculent au détriment trop souvent de la vigueur des constitutions.

O progrès, n'as-tu pas toujours un envers ?

Ces réflexions venaient naturellement à mon esprit pendant que la fermière découvrait une jarre de crème me dit :

— Ça sent bien bon ! Ce n'est pas que ça devienne sûr, mais ça épaissit vite. Ça va faire encore une belle brassée de beurre.

— Vous faites le beurre souvent, demandai-je distraitemment ?

— On fait deux ou trois façons par semaine, suivant la température et la manière dont la crème se comporte. Pour réussir, il faut suivre ça de près !

— Mais, fis-je plutôt par mode de badinage, arrive-t-il que votre beurre prenne goût de tinette ?

— Non, monsieur, il n'y a pas de danger ! Je suis trop prévenante pour ça. J'échaude toujours les tinettes en y mettant de l'eau bouillante avec des cotons de framboisier ; ça enlève tous les mauvais goûts ! A cause de toutes ces précautions, notre beurre est bien en renommé ! ”

Je fus ensuite initié au secret du moulage du beurre au moyen de petites estampes en bois représentant des feuilles d'érable, des castors, des vaches, etc. . .

Cette visite et ce court entretien réveillaient en moi bien des souvenirs lointains.

La carrière d'un concitoyen

Une étape nouvelle

M. Bruno LEFEBVRE



M. Bruno LEFEBVRE

Il est toujours réjouissant d'inscrire au feuilleton du progrès une étape nouvelle dans la carrière d'un concitoyen.

C'est le sentiment que nous éprouvons en constatant que M. Bruno Lefebvre, qui entrerait, il y a un peu plus de vingt-cinq ans, au service d'une institution bancaire, comme employé débutant, se trouve maintenant à la tête d'une organisation moderne dans l'industrie de l'hôtellerie. Notre ami est devenu en effet le vice-président et l'administrateur-général de la Château Champlain Limitée, une compagnie de formation récente, avec

un établissement tout nouveau dans un quartier québécois qui s'en trouve transformé, sous les auspices d'un grand nom canadien, d'un vocable historique qui est vraiment une trouvaille, au point de vue de l'avenir comme au point de vue du passé.

M. Bruno Lefebvre, qui est, en somme, en plein midi de la vie, puisque ce n'est qu'en 1881 que les cloches paroissiales de S.-Casimir, Portneuf, saluèrent sa naissance, est un élève de l'Académie Commerciale de Québec où il décrocha, après un cours scientifique pour compléter sa carrière scolaire, en 1900, un diplôme de médaille d'or, et qu'il couronna subsequmment du titre de gradué de l'Université Queens de Kingstton dont il devint un Compagnon de l'Association Bancaire du Canada. C'est donc en 1900, à l'aurore du siècle nouveau que M Lefebvre s'engage dans la voie où l'on apprend la valeur du dollar et l'importance du crédit, et c'est à Beauceville qu'il fait ses débuts à une succursale de la Banque Nationale. Vers 1901 ses directeurs, témoignant déjà l'appréciation de ses services, l'envoient à la succursale de Chicoutimi où il déploie un remarquable esprit d'initiative qui lui mérite la gérance d'une autre succursale, celle de S.-Évariste, Beauce, 1905-20, où il exerce de si précieuses qualités qu'on lui confie cette fois la gérance de la succursale de Chicoutimi, où il s'affirme jusqu'en 1922. Il revint à Québec à l'époque d'une réorganisation de l'institution alors que l'honorable M. Geo.-E. Amyot devenait président de la Banque Nationale ; à M. Lefebvre était confié le poste de contrôleur en chef, qu'il occupa jusqu'au jour où la Banque Nationale devint la Banque Canadienne Nationale. A ce moment, M. Lefebvre devint citoyen de Montréal et pendant un an le contrôleur de la division de l'Est, puis il revint à Québec, en 1925, pour occuper la gérance de l'importante succursale de S.-Roch jusqu'en 1927.

Et depuis les débuts de 1928, M. Bruno Lefebvre, tout légitimement fier d'un passé de fidélité et de loyauté à l'égard d'une grande institution, tout confiant dans la valeur de son expérience acquise, et dans l'avenir de Québec, s'est lancé bravement dans une industrie où ses relations, celles des

vallées de la Beauce comme celles des régions du Saguenay et du Lac St-Jean, lui seront particulièrement avantageuses tout comme le seront également celles de sa ville d'adoption comme celles de son comté natal. Au reste, le Château Champlain est bien un endroit tout choisi pour y faire converger ces divers groupements et bien d'autres. Le Château Champlain, — c'est un joli nom, du plus pur terroir, — ce n'est pas l'"habitation" de 1608, mais une hôtellerie moderne du vingtième siècle. "L'habitation" était tout en matériaux combustibles. L'hôtellerie est tout en matériaux incombustibles. Le voyageur, l'hôte, le visiteur, le touriste s'y trouvent dans la plus complète sécurité. Mais au préalable il y a l'avantage de l'accès facile, et par surcroit, celui d'une ordonnance générale, guidée par les rigoureuses préoccupations de l'hygiène dans la disposition des pièces, dans l'ameublement, dans l'entretien, dans l'alimentation, dans la tenue générale qui fait de cette hôtellerie un véritable château à la gloire de celui dont il porte le nom, et au niveau, si elle ne les dépasse, des exigences de la vie contemporaine.

Il n'est pas étonnant que M. Bruno Lefebvre soit présentement fier de l'initiative à laquelle il a si largement contribué, et des succès qu'il ambitionne et pour son organisation comme pour la ville de Québec dont il rêve la prospérité et la grandeur, tout en démontrant qu'il en est l'un des artisans les plus valeureux. Nous soupçonnons qu'il est en cela bien inspiré ou bien secondé par le président de la Château Champlain Limitée, M. Joseph Samson, ancien maire de Québec et maintenant député de Québec-Centre à la Législature, et par M. Wilfrid Samson, échevin, mais aussi par madame Lefebvre, née à Ste-Claire, Dorchester, (Mademoiselle Maria Dallaire) dont il a conquis l'affection en 1905, ce qui a valu à la patrie canadienne M. Laurent-Paul Lefebvre, mesdemoiselles Marthe, Gabrielle, Carmen et Patricia Lefebvre. Le citoyen, le père de famille, de même que l'ami du *Terroir*, ont témoigné de leur "essor constructif" et il convient d'en féliciter M. Lefebvre et de lui faire nos meilleurs souhaits.

G. M.

L'ANCIENNE LAITERIE

(Suite de la page 191)

Sans vouloir m'insurger contre les méthodes modernes auxquelles ma profession m'a lié, je crois devoir rendre un hommage bien sincère aux talents déployés par nos grand-mères dans l'exploitation rationnelle de la laiterie.

Le beurre qu'elles produisaient par son arôme, son fin goût de noisette et son perfectionnement général, n'avait rien à envier aux produits de l'industrie la plus moderne.

Il va sans dire, cependant, que les beurres anciens à cause de leur disparité de certains défauts de texture, de l'absence de classement, du manque de frigorifique et de la mise sur le marché à une seule époque de l'année (à la Toussaint) se trouvaient frappés vis-à-vis du consommateur. L'art moderne admirablement servi par des procédés efficaces de conservation, par de grandes facilités de transport et la vente en coopération a fourni aux cultivateurs des avantages inappréciables qui marquent davantage le mérite de leurs devanciers.

Honorons donc sous son humble apparence la laiterie ancienne qui, après avoir soutenu la ferme, agrémenté la table familiale et préparé l'industrie laitière moderne, reste comme le témoin véridique du talent de construction de nos pères, de l'activité industrielle de nos mères, et un trait gracieux de nos campagnes canadiennes.

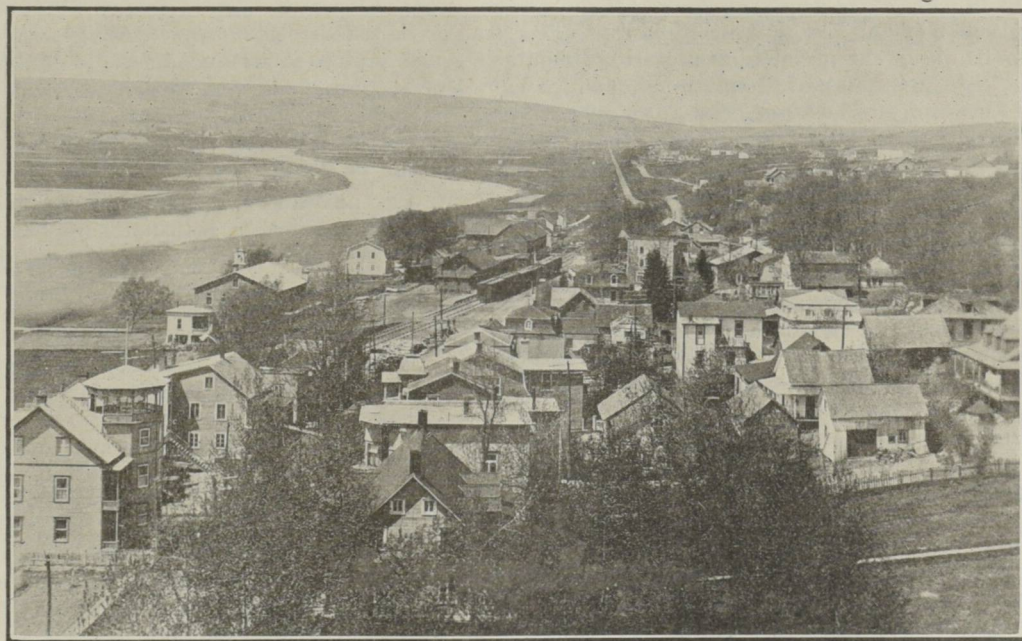
GEORGES BOUCHARD, ingénieur agricole,
professeur à l'École d'Agriculture de
Sainte-Anne de la Pocatière.

N. B.— Chapitre inédit de l'édition revue, augmentée et illustrée de "Vielles Choses, Vieilles Gens" actuellement en préparation par les éditions du Mercure, à Montréal.

Paysages et scènes du terroir



SAINT JOSEPH DE LA BEUCE.— Sur les rives de la "Chaudière, place de l'église, après les inondations "annuelles."



SAINT JOSEPH DE BEUCE.— Au premier plan, le quartier de la gare du village; au second plan, les grands méandres de la Chaudière au lendemain des inondations "annuelles."

UNE ROYAUTÉ CANADIENNE

UN POUVOIR DE TYRAN

SA MAJESTÉ LE "BLÉ"

"J'ai admiré votre immense pays où le blé est roi,
et les palais imposants qu'on lui élève."

LES PRODUCTEURS SONT SES ESCLAVES.

Dans une magnifique envolée oratoire, Étienne Lamy s'écriait à Edmonton, en 1912 :

"J'ai admiré votre immense pays où le blé est roi, et les palais imposants qu'on lui élève."

Cet académicien distingué, en proclamant ainsi la royauté du blé dans l'Ouest canadien formulait une saisissante vérité, car nulle part ailleurs voit-on un pouvoir plus absolu que celui de Sa Majesté le "Blé."

Mais malheureusement c'est un pouvoir de tyran, despotique, brutal, intolérant, et ses sujets, les producteurs sont ses très humbles esclaves. C'est un autocrate des plus exigeants et des plus pointilleux sous le rapport des honneurs qui lui sont dus. La moindre infraction à l'étiquette des rites savants et minutieux qu'il exige, attire au coupable un châtiement terrible : la ruine. Le culte qu'on lui rend cependant dans certaines régions est presque du fanatisme.

Dans chaque localité il a ses temples à l'architecture bizarre et uniforme, au style barbare et dont les hautes silhouettes rectangulaires dominant la prairie avaient frappé et étonné Étienne Lamy.

Le "Blé" qui contrôle la vie des neuf-dixièmes de la population des prairies fournit le sujet des conversations d'un bout de l'année à l'autre dans ce pays. Lorsque par exemple deux amis se rencontrent, ils n'échangent pas d'abord les salutations usuelles entre gens bien élevés ; ils ne s'informent pas mutuellement de leur santé ni de la santé de leurs familles, mais ils observent premièrement le rite obligatoire de causer du "Blé". On en parle tout bas comme des conspirateurs, en termes mystérieux que celui qui n'est pas initié ne comprend pas. Si c'est à l'époque des semences, on cause des conditions de l'ensemencement, de l'humidité, de la sécheresse, des vents brûlants pouvant compromettre l'existence du jeune "prince." A l'époque de la croissance, on cause avec sollicitude de sa pousse et de sa vigueur. Pendant la période angoissante de la maturité, alors que l'inquiétude énerve et déprime, on échange ses craintes relativement aux dégâts possibles pouvant être causés par les fléaux multiples qui le menacent particulièrement à cette époque dangereuse. Après la moisson, on suppute avec animation son rendement probable et sa valeur possible.

Si un jeune homme courtise une jeune fille, il lui parle plus souvent "Blé" qu'amour ; il est vrai que parfois elle lui répond "avoine."

A la porte de l'église le dimanche, on ne parle que de "Blé". On parle de lui partout, dans les magasins, les banques, les boutiques, les garages, les gares et sur les trains. Je suis certain qu'on est parfois obligé d'en parler au professionnel car il est fréquemment la cause de méfaits graves.

Le curé parle de "Blé", le médecin parle de "Blé", le commis voyageur, le banquier, l'employé de chemin de fer, etc., en causent aussi toute la journée. Enfin nulle classe, nul rang social n'est exempt de son emprise. On sent sa puissance formidable partout, dominant tout d'un contrôle tyrannique et implacable.

C'est une puissance anormale, monstrueuse, obsédante. La population ne respire que par elle et pour elle. Elle absorbe et restreint l'activité intellectuelle et physique dans la région, neutralise toute énergie qui ne lui est pas directement subor-

donnée. Sa tyrannie ne tolère ni le beau, ni l'artistique, la poésie ni le sentiment religieux.

Si, au cours de son existence éphémère, un danger soudain le menace, vite on s'alarme ; tout le monde devient inquiet, et les pouvoirs publics mettent aussitôt en mouvement tout un système de mesures préventives d'une mécanique compliquée, destinées à conjurer le danger, si possible. Des rapports venant d'agents stationnés aux points stratégiques sont concentrés et irradiés continuellement, que le public saisit avec avidité.

Des bulletins donnant la marche de la maladie d'un chef de gouvernement qui serait en danger de mort exciteraient moins d'intérêt que les rapports officiels de la récolte du "Blé."

Et lorsqu'en dépit de toutes les prévisions de la science humaine, des territoires aussi vastes que des douzaines de comtés de la Province de Québec sont dévastés chaque année par des fléaux terribles : grêle, cyclone, rouille, sauterelles, gel, etc., semant la misère et la ruine dans une population dont l'unique moyen de subsistance est le "Blé", alors c'est de l'affolement et de la panique. On maudit le tyran. On le respecte aussi et on le craint, mais on ne l'aime pas parce que son emprise est impitoyable et cruelle. Il n'est pas l'ami du faible qu'il élimine sans miséricorde.

Sa culture est dure et difficile sous un climat rude, dans une contrée monotone comme le désert dont elle a les caractéristiques, sans eaux ni verdure, sans oiseaux ni fleurs ; qui atrophie les fibres les plus délicates du cœur, émousse la sensibilité et les mœurs et étouffe les élans de l'imagination et de la poésie.

Les puissantes corporations financières et industrielles, les compagnies de transport, les banques, accoutumées de voir tout céder devant leur volonté impérieuse s'inclinent humblement devant lui, ne lancent aucune opération ni entreprise importantes sans avoir d'abord minutieusement étudié les conditions de la récolte de Sa Majesté le "Blé", et subordonnent ces opérations à son bon vouloir. L'argent même, ce dieu sans âme ni sentiment ne se permet pas de circuler sans sa permission ; son pouvoir lui ayant été ravi par cette nouvelle puissance qui est devenue un "medium" d'échanges, la base de tout crédit ; en un mot, le pivot de toute la structure économique.

C'est que le "fermier à blé" n'est plus le paisible cultivateur à l'âme simple, aux mœurs douces, imitateur des vertus de saint Isidore, son patron, mais un simple producteur, un industriel spécialisé dans la production d'une denrée dont sa famille ne consommera pas une seule bouchée, puisqu'il fait venir du dehors le froment dont il fait son pain, et que parfois, il trouve même plus commode d'acheter ce dernier. Son industrie nécessite l'emploi de nombreuses machines modernes dispendieuses, d'une mécanique étonnante et compliquée. Comme tout industriel engagé dans la lutte compétitive pour l'existence, il est soumis aux lois économiques de l'offre et de la demande, et cependant il doit viser continuellement à une plus grande production afin de réaliser des profits lui permettant de continuer ses opérations pour lesquelles il lui faut toujours de nouveaux capitaux.

Il est toujours plaisant d'évoquer par contraste le souvenir du beau geste des vieilles ménagères canadiennes, traçant respectueusement une croix avec la pointe du couteau sur le pain qu'elles s'approprient à entamer pour le repas de la famille. Ce geste avait quelque chose de grand dans sa simplicité car il rendait plus lumineuse encore la signification de ces paroles du Pater : " Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien." C'est qu'alors le blé n'était pas un tyran ni un produit commercialisé, mais un don du Ciel, que l'on sollicitait avec confiance matin et soir, et que l'on recevait avec reconnaissance, comme jadis les Israélites la manne dans le désert. On n'en récoltait que pour les besoins de sa famille pendant l'année, et on aurait cru tenter la Providence en essayant d'en cultiver des champs aussi vastes que des paroisses.

Avant d'en confier la semence à la terre au printemps, on avait bien soin d'y mélanger une pincée de grains bénits. Lorsque les premières tiges sortaient de terre et teintaient de vert les côtes pittoresques des paysages enchanteurs de la Province de Québec, le cultivateur à la foi solide ne manquait pas de faire chanter une messe pour obtenir du Ciel la protection sur sa récolte. Quand le soleil d'août avait lentement, sans se hâter, — car il n'était pas nécessaire alors de cultiver exclusivement un blé de 90 jours afin de pouvoir le soustraire aux rigueurs d'un hiver prématuré — transformé l'émeraude des champs en vagues ondulantes et dorées, les bras robustes de la famille suffisaient à faire toutes les opérations de la moisson sans avoir à recourir à l'importation d'une armée exotique de soi-disant moissonneurs, dont le travail est toujours dispendieux et l'influence souvent pernicieuse.

Si la tâche était rude alors, on n'éprouvait pas cette tension nerveuse causée par de longues semaines d'inquiétude et d'angoisses pendant la saison chaude, tel en éprouve le joueur qui a risqué toute sa fortune sur une seule carte. Cette carte sur laquelle le producteur de blé moderne joue son tout, c'est le hasard d'une température favorable ou d'un ouragan de grêle, d'une gelée hâtive, d'une nuée de sauterelles, etc.

Parfois il gagne, et c'est presque la fortune et la vie large et frivole pendant une année ; souvent il perd et c'est la ruine totale.

J.-B. CÔTÉ.

East Sound, État du Washington,
Décembre 1927.

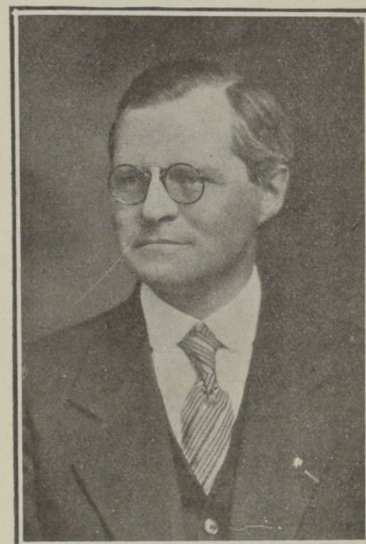
Histoire ponctuée

Madame la Virgule et monsieur du Tréma
Devaient se marier ensemble. Mais voilà
Qu'elle apprend tout à coup que son futur — l'infâme !
Est actuellement épris d'une autre femme
Elle le fait venir. Ils sont dans le salon.
Lui ne se doute pas qu'elle en sait aussi long.
Très nerveuse, elle sonne. Un serviteur fidèle
Entre : c'est Guillemet. Ayant besoin d'air, elle,
Montrant au serviteur les fenêtres, lui dit :
" Ouvrez-les, Guillemet." Guillemet les ouvrit.
Alors, calmée un peu par les senteurs champêtres,
De nouveau montrant à Guillemet les fenêtres :
" Fermez-les, Guillemet." Guillemet les ferma.
Madame la Virgule et monsieur du Tréma
Restèrent seuls. " J'étais, lui dit-elle, fort aise,
Mon cher monsieur, d'entrer dans votre parenthèse,
Mais puisqu'une autre femme est mieux à votre goût
Que moi, — ne niez pas, monsieur, car je sais tout,
Elle est jeune, jolie et se nomme Cédille,
Danseuse à l'Opéra, dans le premier quadrille,—

Un chevalier du terroir

Au cours de l'hiver dernier, avait lieu au Palais législatif de Québec, le 25 janvier, un jour de mémorable tempête, une cérémonie en l'honneur des lauréats du Mérite Agricole. Nous avons remarqué alors parmi ceux qui furent décorés, M. Narcisse Savoie, I.A., l'un des plus anciens présidents de la Société des Arts, Sciences et Lettres, de Québec.

M. Armand Létourneau directeur du *Journal d'Agriculture*, " éditorialement parlant ", écrit à cette occasion ce qui suit :



M. NARCISSE SAVOIE

" On a dû également lire dans les journaux que lors de la fête du 25 janvier dont nous venons de parler, le gouvernement a décerné à M. Narcisse Savoie de titre de Chevalier de l'Ordre du Mérite Agricole.

Bien que depuis longtemps chef du Service des Agronomes, M. Savoie est encore assez peu chargé d'ans — mais attention, Narcisse, je ne pourrai pas toujours écrire cela ! — pour appartenir à ce qu'on peut appeler le jeune état-major du ministère de l'Agriculture. C'est dire que la rosette dont on a fleuri la boutonnière de notre ami est un hommage — et aussi un encouragement — à la part prépondérante que prennent les jeunes techniciens à l'avènement du progrès agricole dans notre province.

C'est d'ailleurs un heureux choix car M. Savoie est un probe et sincère fonctionnaire qui n'a littéralement que des amis. Il y a onze ans que je le connais, et il y a onze ans que j'entends dire, en le vérifiant d'ailleurs moi-même : Narcisse Savoie est un bon garçon. Les bons garçons sont le bois dont on fait les bons serviteurs. Sa province, qu'il a bien servie, reconnaît son mérite. Bravo ! "

Nous applaudissons nous aussi à cette distinction honorifique dévolue à notre excellent ami, qui est devenu ainsi et en quelque sorte un chevalier officiel du Terroir. G. M.

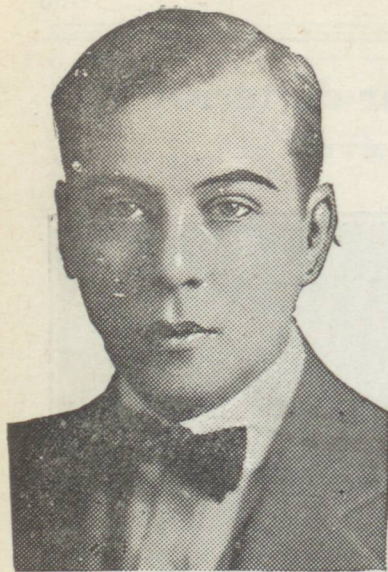
Brisons donc là." Tout ça, dit d'un accent aigu.
Le pauvre du Tréma, piteux, mais convaincu
Qu'on se tire toujours d'affaire en étant brave,
Risposta d'un air digne, avec un accent grave :
" Madame !... — Assez, monsieur, point d'exclamation,
Je ne souffrirai point d'interrogation !
Adieu ! " Du Tréma, certes, était très philosophe,
Mais vraiment, sous le coup d'une telle apostrophe
Et comprenant le faux de sa situation,
Il renonça soudain à tout trait d'union.
Prenant l'air fort pincé de quelqu'un qui se vexe,
Il fronça les sourcils en accent circonflexe
Et, se sentant coupable au fond sur plusieurs points,
Il sortit brusquement, en serrant les deux poings !
Une femme frappée ainsi, d'un coup si traitre,
C'est affreux ! C'est la mort ! Et vous croyiez peut-être
Que madame Virgule en mourut ? Non, bien loin !
Elle s'éprit d'un autre, un certain monsieur Point,
Et bientôt eut lieu, sans que ce fût ridicule,
Le mariage très select de Point et Virgule.
Ils eurent des enfants et l'on peut, à Chatou,
Voir pêcher plus d'un Point à la ligne. C'est tout.

Paul BILHAUD.

Le Festival de la Chanson et des Metiers du Terroir

Nouveau Festival de la Chanson à Québec

IL AURA LIEU DU 24 AU 28 MAI PROCHAIN.



M. WILFRID PELLETIER, assistant-chef d'orchestre du "Metropolitan Opera" de New-York, qui dirigera la production du "Jeu de Robin et Marion" au Festival de Québec. M. Pelletier est l'un de nos compatriotes qui se sont le plus distingués comme musiciens. Il s'est acquis, aux États-Unis, une réputation qui nous fait honneur.



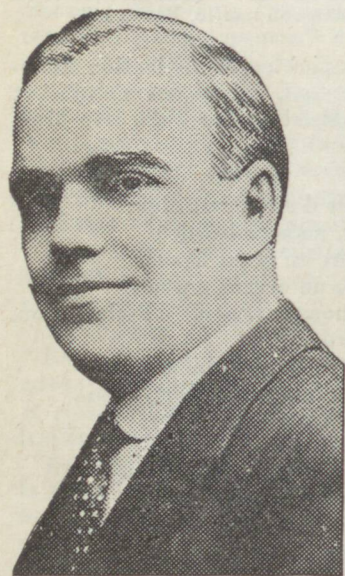
M. ARMAND TOKATYAN, célèbre ténor du "Metropolitan Opera" de New-York, qui jouera le rôle de Robin dans "Le Jeu de Robin et Marion", opéra-ballade du treizième siècle, qui sera représenté au Festival de Québec, du 24 au 28 mai.

Le Festival de la Chanson et des Métiers du Terroir, qui remporta un si grand succès en mai dernier, à Québec, aura lieu de nouveau cette année, au même endroit, du 24 au 28 mai, sous la direction conjointe de MM. Marius Barbeau, du Musée National Victoria et Harold Eustace Key, directeur musical du Pacifique Canadien. Cet événement musical qui, déjà l'an dernier, provoquait un réel enthousiasme dans tous les milieux est attendu, avec impatience par ceux qui, tant chez nous qu'à l'étranger, s'intéressent à l'œuvre entreprise par la Compagnie du Pacifique Canadien dans le but de perpétuer nos vieux airs du terroir et d'en faire apprécier la beauté. Le programme élaboré pour le Festival de 1928 ne le cédera en rien à celui de l'an dernier. Il est même beaucoup plus considérable et son exécution occupera quatre jours complets. Non seulement les Chansons du Terroir y seront rendues dans leur pure forme primitive, mais encore des opéras-ballades, des suites d'orchestre et des compositions chorales, toutes basées sur ces mélodies primitives, y seront exécutées. On y entendra, outre les chanteurs du terroir quelques-unes des plus célèbres vedettes de concert et d'opéra de Montréal, de Toronto et des États-Unis.



CHARLES MARCHAND, le populaire folkloriste et interprète de nos chants du terroir, qui prendra encore une part active au Festival organisé par le Pacifique Canadien à Québec, en mai prochain. Avec ses fameux "Troubadours de Bytown," tous interprètes accomplis des chansons canadiennes, Marchand saura, comme l'an passé, mettre l'entrain et la gaieté dans le Château Frontenac, durant les journées du Festival.

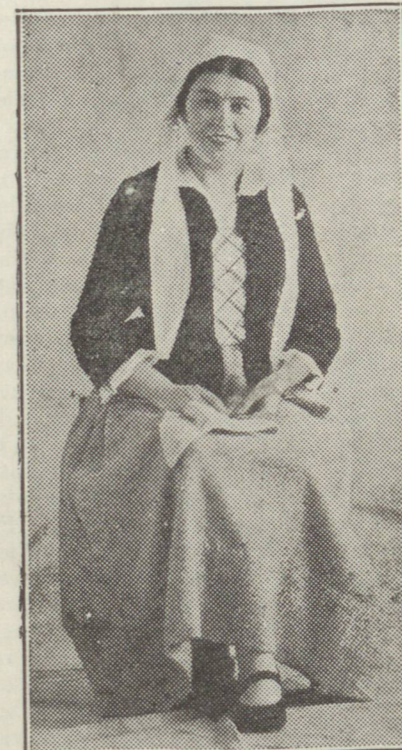
La pièce de résistance du Festival de cette année sera incontestablement la production de l'opéra comique : *Le jeu de Robin et de Marion*, écrit au treizième siècle par le troubadour Adam de la Halle, opéra dans lequel se trouvent incorporées la plupart des chansons populaires de l'époque. Cet opéra est, croit-on, le premier en date dans l'histoire de la musique. Il n'a été produit qu'une seule fois depuis la mort de l'auteur, en 1896 à Arras, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de la Halle. La production canadienne promet d'être une interprétation plus fidèle et plus exacte que celle d'Arras. Le professeur Jean Beck, directeur des recherches concernant la musique du Moyen-Age, à l'Université de Pennsylvanie, et l'une des autorités de l'heure sur la musique des troubadours, est en train de reconstituer, d'après les manuscrits, les harmonies originales de cette œuvre, dont il a l'honneur d'avoir mis à jour plusieurs parties. C'est lui-même qui veille à l'exacte reproduction des costumes et de la mise en scène.



M. PIERRE PELLETIER, jeune baryton canadien récemment revenu d'Europe, où il a étudié le chant pendant cinq ans, à Naples, qui prendra part au prochain Festival de Québec, en mai.



Madame JEANNE DUSSEAU, une artiste qui fut très applaudie au Festival de Québec, l'an dernier, et qui prendra de nouveau part au prochain Festival organisé par le Pacifique Canadien dans la vieille capitale. Elle interprétera le rôle de Madame de Repentigny dans un drame musical qui fera revivre une épisode intéressante de l'époque coloniale française au Canada.



Madame CEDIA BRAULT de Montréal, l'une des principales interprètes de l'opérette-ballade, "Le Jeu de Robin et Marion", au prochain Festival de la Chanson organisé à Québec par le Pacifique Canadien.



La célèbre basse, LEON ROTHER, du "Metropolitan Opera" de New-York, qui interprétera le rôle de Lescaobot dans l'opérette "L'Ordre du Bon Temps" au Festival de Québec. Il chantera aussi dans "Le Jeu de Robin et Marion", opérette-ballade d'Adam de la Halle, troubadour français du treizième siècle.

Le FESTIVAL de la CHANSON et des METIERS du TERROIR

On peut donc s'attendre à ce que l'œuvre d'Adam de la Halle soit enfin reconstituée et présentée dans sa beauté et sa simplicité primitives. La production de l'opéra sera dirigée par M. Wilfrid Pelletier, assistant-directeur de l'orchestre du "Metropolitan Opera". Les principaux interprètes seront Tokatyan, du "Metropolitan Opera Company"; Camille Bernard, élève canadienne d'Yvette Guilbert; Cédia Brault, autrefois du "Boston Opera"; Pierre Pelletier, un Canadien qui arrive justement d'un voyage de cinq ans en Italie, où il a étudié sous les plus célèbres maîtres, et Ulysse Paquin, chanteur fort avantageusement connu de Montréal, qui fut autrefois grande vedette de la "Montreal Opera Company". Tous les costumes ont été préparés par les costumiers du "Metropolitan Opera". Cet opéra-ballade sera présenté deux fois durant le Festival, le jeudi après-midi et le samedi soir.

"L'ORDRE DU BON TEMPS"

Une association de joyeux compères, fondée par Champlain à Port-Royal, en 1606, sera le titre et le thème d'un opéra-ballade original, composé par le Dr Healy Willan, l'un des plus éminents compositeurs du Canada. Le libretto de cet opéra est dû à la collaboration de Louvigny de Montigny, écrivain canadien-français bien connu, et du jâmor Gustave Lanctôt, du Département des Archives, qui a déjà contribué quelques œuvres brillantes et vigoureuses aux lettres canadiennes-françaises.

L'opéra reconstituera la vie de la petite garnison de Port-Royal à cette époque, alors que, durant les premiers rigoureux hivers, l'Ordre du Bon Temps sut maintenir les traditions joyeuses de la vie sociale française et trouver le moyen de faire excellente chère. En effet, à la table bien garnie de Poutrincourt, l'original, le caribou, le chevreuil, la loutre, l'ours et le chat sauvage constituaient les pièces de résistance gargantuesques et l'on pouvait déguster, comme entrées plus délicates, du canard, de l'oie, du coq de bruyère, des pluviers, ou même des truites, d'éurgeons ou autres poissons, pêchés à dard sous la glace de la baie voisine. Comme le dit Lescarbot : "Quoi qu'en pensent nos gourmets de Paris, nous pûmes faire aussi bonne chère à Port-Royal qu'ils le purent eux-mêmes dans les grands restaurants de la Capitale, et cela à bien meilleur compte." Ces repas plantureux étaient accompagnés de rites appropriés et d'un cérémonial solennel. Souvent les invités d'honneur y étaient des chefs et des guerriers indiens avec leurs "squaws". C'est M. J. Campbell McInnes, l'un des directeurs de l'"American Opera Company", qui jouera le rôle de Champlain. Rodolphe Plamondon, autrefois de l'Opéra de Paris, interprétera le rôle de Poutrincourt et Lescarbot sera interprété par Léon Rothier de la "Metropolitan Opera Company".

Un drame musical, qui reconstituera les débuts de l'industrie du tissage domestique du Québec, sera un numéro important du programme du Festival. Jeanne Dusseau, de la "Chicago Opera Company" y chantera le rôle de Madame de Repentigny, l'entrepreneuse grande dame, dont l'initiative fit revivre sur le sol de la Nouvelle-France cette industrie bien française. C'était en 1705. Le vaisseau *La Seine*, qui avait à bord une consignation de robes de Paris, destinées aux dames de Québec, avait été capturé en haute mer par les Anglais. Ces dames se voyaient donc dans la triste nécessité d'attendre, indéfiniment peut-être, une provision de robes nouvelles. Madame de Repentigny, qui donnait le ton à la société d'alors, se mit à exhorter les fermiers à semer du chanvre et à élever des moutons, et encouragea les femmes à filer et à tisser. Et l'on eût bientôt ainsi "l'étoffe du pays". C'est cet événement qui fera le sujet du drame musical.

Les Chanteurs canadiens de Toronto, un ensemble de neuf chanteurs sous la direction de J. Campbell McInnes, rendra deux groupes de chansons : un groupe de motets des quinzième et seizième siècles, basés sur des chansons du terroir de cette époque et composés par de grands musiciens du

temps ; et un autre groupe de bergerettes des dix-septième et dix-huitième siècles, arrangées par le Dr Ernest MacMillan, directeur du Conservatoire de Musique de Toronto.

Charles Marchand et ses "Troubadours de Bytown", interprètes bien connus des chansons du terroir, dont les chansons de voyageurs furent le cou du Festival de l'année dernière, représenteront la cérémonie d'initiation qui avait lieu au départ de la brigade des trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ulysse Paquin leur prètera son concours et Oscar O'Brien présidera à l'arrangement musical de cette représentation. Le libretto de cette œuvre, basé sur *Les Forestiers Voyageurs* de Taché, a été préparé par M. Louvigny de Montigny.

Jeanne Dusseau rendra un groupe de chansons du terroir par Alfred Laliberté ; et Cédia Brault chantera en duo avec son frère, Victor Brault, un groupe d'aubades, harmonisées par M. Léo-Pol Morin.

Madame Duquet et quelques enfants de Québec interpréteront deux groupes de chansons, danses et jeux d'enfants, qui reproduiront les jeux, les danses et les chansons qu'exécutaient traditionnellement dans leur couvent, les élèves des Ursulines de Québec.

Les compositions musicales, basées sur mélodies du terroir, qui ont remporté les trois mille dollars de prix, donnés par M. E.-W. Beatty, président du Pacifique Canadien, seront exécutées au cours du Festival. Les autorités musicales, qui ont adjugé ces prix, sont : Sir Hugh Allan, directeur du Conservatoire de Musique de Londres, le Dr R. Vaughan Williams, célèbre compositeur, Paul Vidal, professeur du Conservatoire de Paris, Eric Delamarter, directeur associé de l'Orchestre Symphonique de Chicago, et Achille Fortier, docteur en musique et musicien bien connu, de Montréal.

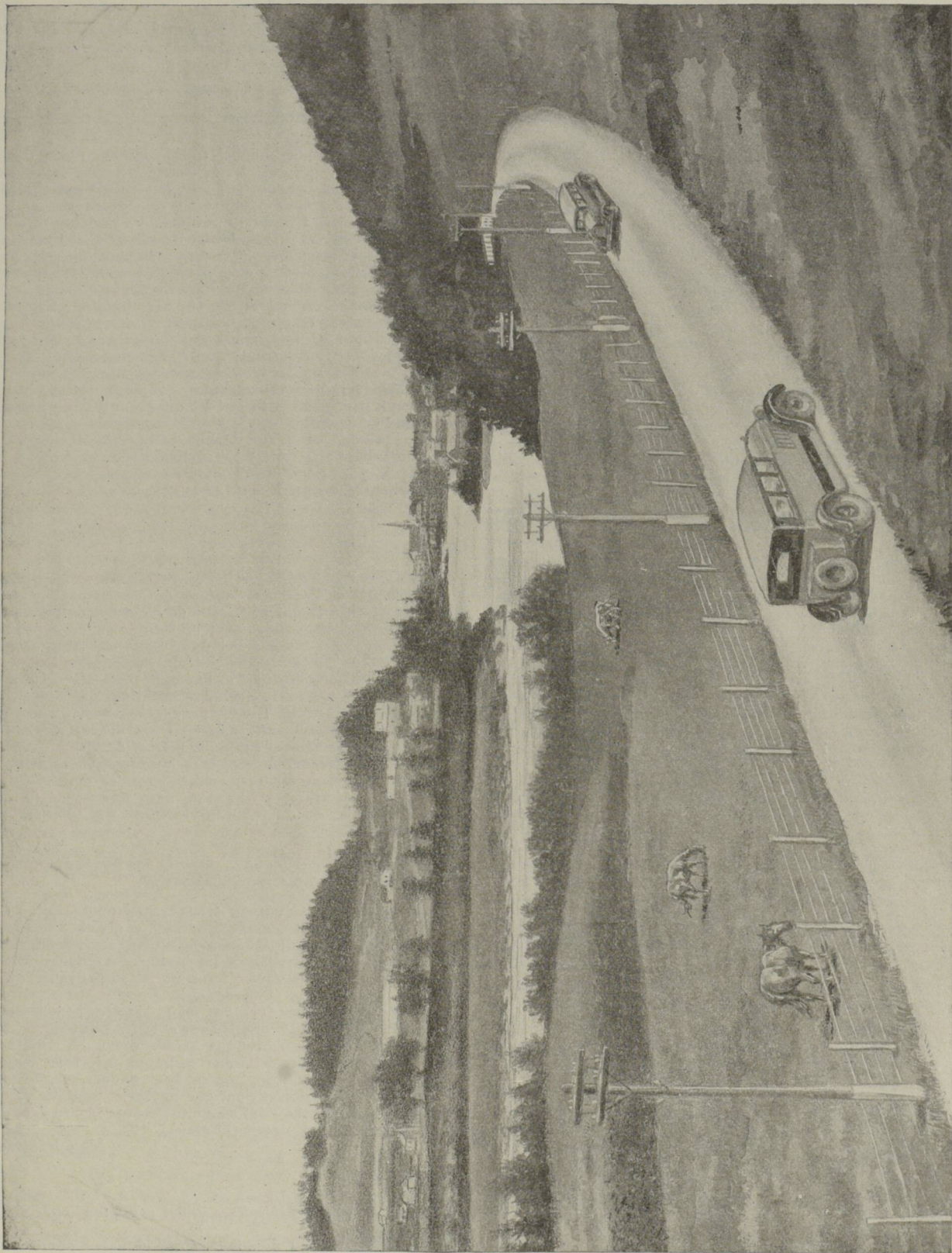
La suite d'orchestre, ayant remporté le prix, sera jouée par l'orchestre augmenté du Royal 22ème régiment de Québec, sous la direction d'Eric Delamarter. Le quatuor Hart House jouera la composition pour quatuors à cordes, ainsi que d'autres sélections instrumentales. Et ce sont les Chanteurs de Saint-Dominique qui rendront les compositions pour voix d'hommes.

Des chanteurs et chanteuses du terroir interpréteront au cours du Festival, toutes sortes de chansons de leur pittoresque répertoire. Philéas Bédard, Vincent Ferrier de Repentigny, Madame Leblond, de Ste-Famille, et ses filles, Madame Cimon, de la Baie-St-Paul, et ses filles ; Madame Bouchard, des Éboulements, seront de nouveau au programme. On y verra aussi Johnny Boivin, "le roi des violoneux" et Jacques Garneau, fameux danseur de giges simples. D'habiles artisans dans l'art de filer la laine et tisser la toile et la catalogne, donneront des démonstrations, en s'accompagnant, dans leur travail, de chansons appropriées. Madame Lord et Madame Vigneau tisseront, sous les yeux des spectateurs, leurs fameuses ceintures fléchées recherchées aujourd'hui comme des curiosités, tandis qu'on verra à leurs métiers à tisser Madame Plante et Madame Lachance.

Le Musée National Victoria, la Galerie Nationale et le Département des Archives du Canada ont prêté au comité d'organisation de nombreux spécimens de produits des métiers du terroir, des spécimens de sculpture, de sculpture sur bois et des tableaux, représentant des scènes du terroir, objets qui seront exhibés au cours du Festival.

Les représentations du soir, les 24, 25 et 26 mai, auront lieu à l'Auditorium, le plus grand théâtre de Québec. Les matinées, les 25, 26 et 28 et le concert du dimanche soir auront lieu au Château Frontenac. L'admission à ce dernier concert se fera sur invitation seulement et les porteurs d'une série de billets de souscription recevront une carte d'invitation.

Le clou du Festival sera le grand bal travesti du Terroir, qui promet d'être l'événement le plus pittoresque et le plus amusant de cette extraordinaire célébration. Ce bal aura lieu au Château Frontenac, lundi soir, le 28 mai, sous les auspices de Madame L.-A. Taschereau, épouse du premier ministre.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — LA MALBAIE, CHARLEVOIX. — Ce à quoi rêvent les automobilistes et ce qui fait l'enchantement des touristes.

BIBLIOGRAPHIE

Aimé PLAMONDON

FLEURS HATIVES

"Brièvetés," par M. l'abbé Olivier MAURULT; "Le pension Leblanc", roman, par M. Robert CHOQUETTE; "La Belle au bois chantant", poésies, par Henri-Myriel GENDREAU; "Au temps des violettes", poésies, par Marie RATTÉ.

"Brièvetés" par M. l'abbé Olivier Maurault. Louis Carrier & Cie, Les Éditions du Mercure, Montréal et New-York.

Voilà un des meilleurs, un des plus remarquables volumes qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. Et je ne dis pas cela parce qu'il est bien connu que la personnalité du très distingué curé de Notre-Dame de Montréal est aujourd'hui une de celles qui dominent notre monde intellectuel et artistique, je dis cela parce que c'est la vérité et que tous ceux de chez nous qui pensent, écrivent ou parlent sont unanimes à le constater et à en être fiers.

Avouons tout de suite qu'il est bien rare de rencontrer chez nos auteurs canadiens, même les meilleurs, le goût raffiné, la délicatesse de touche, l'élégance soutenue que l'on trouve dans "Brièvetés". Et à propos de ce titre, on peut dire, avec raison pour cette fois, qu'il symbolise admirablement toute l'œuvre, qu'il en marque parfaitement le caractère essentiel et l'idée dominante.

N'apparaît-il pas en effet bien clairement que l'auteur, n'abdiquant jamais son double caractère de prêtre et d'artiste, a voulu offrir à ses lecteurs édifés et charmés, une série de pensées choisies, donnant sur une grande variété de sujets, des aperçus courts, clairs et précis, propres à provoquer de salutaires réflexions, de profitables méditations?

Allocutions de présentation ou de remerciement, notes de critique ou études de personnalités, tout est savoureux, tout est disert, tout est bref, tout est au point.

Quel talent de reconstituer en quelques phrases un discours d'une heure et plus, d'en dégager nettement l'idée à retenir, d'en souligner la partie sujette à controverse et qui appelle des réserves, d'imprimer enfin dans l'esprit des auditeurs le souvenir exact qu'ils en doivent garder!

Quelle habileté de résumer en trois pages, quatre au maximum, la matière d'un tome considérable, souvent diffus et ennuyeux en plusieurs de ses parties, de louer ce qui doit être loué, d'indiquer ce qui doit l'être moins, de souligner ce qu'il faudrait changer ou même retrancher, et cela toujours sans aigreur, sans amertume, que dis-je, avec une douceur sans égale, une courtoisie qui dompte toutes les résistances, apaise d'avance toutes les possibles récriminations!

Pour imiter de très loin, hélas! l'exemple de l'auteur, je ne veux pas être long ni insister de façon inconvenante sur les louanges qu'il m'est si agréable de lui adresser. Qu'il me permette seulement de lui demander de bien vouloir ne pas oublier, à travers ses multiples et si nobles occupations, que notre littérature canadienne compte beaucoup sur lui et qu'elle le prie de lui donner, chaque fois qu'il le pourra, un volume semblable à "Brièvetés". Qu'importe le titre, qu'importe le sujet, nous savons d'avance la qualité de l'agrément que nous goûterons à lire, à relire l'œuvre prochaine de M. l'abbé Maurault, puisque nous avons la certitude qu'elle joindra, avec un suprême élégance, les deux éléments qui nous donnent ici-bas l'impression la plus voisine de la perfection, l'utile et l'agréable.

* *

"La Pension Leblanc", roman, par Robert Choquette. Louis Carrier & Cie., Les Éditions du Mercure, Montréal et New-York.

Un roman canadien! C'est toujours avec un double sentiment de joie et d'appréhension qu'on en coupe les feuillets, qu'on en commence la lecture. Le plus généralement hélas! la joie s'envole dès les premiers chapitres et l'appréhension se change en deux ou trois autres sentiments plus tristes, plus fâcheux.

Je n'ai pas échappé à l'emprise ordinaire en parcourant l'œuvre romanesque de M. Robert Choquette, poète de talent. "La Pension Leblanc", mais je suis content de dire tout de suite que, si ma joie n'a pas été égale tout le long du volume, mon appréhension a été diminuée de notable façon. C'est que M. Choquette a su nous démontrer à l'évidence dans "La Pension Leblanc" qu'il possède à un degré intéressant les dons de l'observateur et du conteur qui sont essentiels au romancier. Il regarde bien les choses, discerne habilement celles qui sont intéressantes d'avec les autres, et il nous fait assez joliment profiter de ses observations.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il ait trouvé du coup le sujet rêvé pour le roman canadien-français que nous attendons vainement depuis si longtemps. Non pas, et je ne crains pas de le lui dire, car je le sais homme de ressources et je ne doute pas qu'il ne réussisse un de ces jours à dénicher la fable rare qui nous permettra enfin de classer le roman dans nos genres littéraires.

Son histoire d'amour, pour n'être pas banale, n'est, à mon point de vue, ni assez originale, ni assez complète pour satisfaire pleinement le lecteur. Ah! je sais bien que, telle qu'elle est, il lui fallait la manœuvrer avec grande prudence et la circonscrire en d'étroites limites pour ne pas froisser de respectables pudeurs ni offenser de non moins honorables susceptibilités. Je sais cela, et c'est bien là une des raisons pour lesquelles le roman proprement dit sera longtemps encore bien difficile à écrire chez nous, mais enfin, puisque les choses sont ainsi, il fallait alors ou modifier l'intrigue ou changer la situation des personnages. M. Choquette peut le faire, je le crois, et il le fera pour notre plus grand bonheur, un de ces jours. Mais quant au milieu, il faut féliciter hautement l'auteur de l'avoir si parfaitement compris et si fidèlement décrit. Trop longuement décrit cependant, en plusieurs endroits, où la manière ramassée aurait été préférable. Mais que de fines notations, que de réparties vivantes, que de tableaux gentiment brossés! Et aussi que de touches poétiques profondes, émouvantes même, dont l'expression contenue est délicate! Vraiment cette fois le bon l'emporte, et ce n'est pas un mince compliment à faire à un romancier de chez nous. Aussi je l'adresse de tout cœur à M. Choquette avec mes félicitations sincères et mon encouragement à nous revenir le plus tôt possible.

* *

"Au temps des Violettes", poésies, par Marie Ratté. L'Éclairer Ltée, Beauceville.

Les violettes sont des fleurs jolies, précieuses même par la finesse de leur coloris et l'exquise douceur de leur arôme. Mademoiselle Marie Ratté en a cueilli une gerbe de bleues et de blanches et elle nous les tend gracieusement avec un sourire qui ressemble au printemps. Il nous faut la remercier de ce geste sans trop songer à discuter la qualité, un peu mêlée parfois, de son offrande.

Du rêve, du patriotisme, de l'amour, voilà les thèmes préférés de l'auteur. Elle y exécute quelques variations qui ne sont pas sans élégance et sans beauté. Évidemment ce n'est qu'un premier essai et il y paraît assez souvent, mais c'est tout de même une tentative digne d'encouragement et qui nous permet de dire à l'auteur de ne pas craindre de recommencer. Que Mademoiselle Ratté continue d'écouter les harmonies de son cœur et de sa pensée, qu'elle leur apprenne à bien vibrer à l'unisson, dans une forme de mieux en mieux travaillée, et nous lui promettons une carrière poétique intéressante.

* *

"La Belle au bois chantant", poésies, par Henri-Myriel Gendreau. Les Éditions Populaires Enr., Beauceville.

M. Henri-Myriel Gendreau trouve sans doute que "La Belle au bois dormant" est maintenant éveillée depuis assez longtemps pour qu'il soit séant de lui inculquer quelques talents de société. C'est pourquoi il a entrepris de lui enseigner à chanter. Disons tout de suite que si son initiative n'a pas parfaitement réussi du premier coup, elle n'en est pas moins louable. En effet, çà et là, dans son volume se rencontrent quelques élan sincères, quelques pensées intéressantes qui font favorablement augurer de l'avenir.

Je crois en toute franchise que M. Gendreau, s'il veut continuer à travailler ferme à perfectionner sa forme, à fortifier sa pensée, à développer sa personnalité, pourra nous donner, un de ces jours, des poèmes fort honorables pour leur auteur et pour les lettres canadiennes. En attendant, je lui souhaite courage et persévérance tout en le félicitant de son premier effort.

Aimé PLAMONDON.

(1) Voir *Journal d'Agriculture* juillet et septembre 1927.

(2) Il est intéressant de noter qu'une croyance populaire s'opposait à ce que l'on tourne le moulin à beurre (sorte de baratte flamande) trop vite parce que ça rendait la crème folle; de même tourner à l'envers était supposé défaire le beurre.

N. B.— Chapitre inédit de l'édition revue, augmentée et illustrée de "Vieilles Choses, Vieilles Gens" actuellement en préparation par les Éditions du Mercure, à Montréal.

INSTITUTION OCTOGENAIRE

Le samedi 10 mars, 1928, il y avait séance publique à l'Institut Canadien de Québec ce qui marquait les débuts d'une présidence nouvelle, celle de Monsieur Benoit, le chef du secrétariat au bureau du premier ministre de la province de Québec. Un français distingué, M. André Morize, professeur de littérature au Harvard, université américaine, à titre de délégué sans doute de l'Alliance française, figurait au programme comme conférencier. Il glorifia admirablement, avec beaucoup de tact, la culture française.

Le conférencier nous a charmé, c'est entendu, et le président aussi :

"L'Institut Canadien de Québec", dit M. Benoit, "vient d'entrer dans sa quatre-vingt-unième année. Il vit le jour alors que l'Acte d'Union déniait à la langue française son caractère officiel. Il fut conçu dans le but de maintenir cette langue et de stimuler, en marge des luttes politiques, l'ardeur intellectuelle de toutes les classes de notre société. Dès cet instant, et par la suite, il contribua largement à démontrer qu'une langue si profondément aimée et si courageusement défendue devait non seulement se faire entendre au parlement, mais avait droit à une perpétuelle survivance.

"Fondé au sein d'une élite, l'Institut Canadien n'eut besoin que de cent membres pour s'assurer d'emblée une salle de lecture et une bibliothèque. En moins de deux ans, le nombre des membres avait triplé. Mais l'apathie, à laquelle n'échappent pas même les croyants les plus dévots, et les difficultés financières qui sont l'apanage des entreprises désintéressées, devaient graduellement, de 1859 à 1871, entraver les progrès de l'Institut. Les épreuves eurent heureusement pour effet de raffermir une œuvre qui avait trop vite grandi. Et c'est presque aussitôt le regain de vie, sinon l'apogée, La bibliothèque s'augmente de milliers de volumes fraîchement importés de France. Quelques concours littéraires qu'on organise prennent l'allure d'événements sociaux. Une souscription publique de trois mille dollars permet à l'Institut, en 1882, de tenir feu et lieu. Sept ans plus tard, le feu menace de raser complètement le lieu, d'ailleurs convoité par le Conseil municipal, et l'Institut se transporte, avec sa bibliothèque enrichie, à l'Hôtel-de-Ville, où j'ai ce soir, Mesdames et Messieurs, l'honneur de vous souhaiter la bienvenue au nom du nouveau Conseil d'administration et de vous présenter notre premier conférencier."

Nos compliments à M. le président.

Nous sommes heureux d'avoir ainsi l'occasion de connaître un peu l'histoire de l'Institut Canadien, cette vénérable institution au culte si singulièrement exotique et à qui nous souhaitons, pour moderniser son organisme octogénaire, toutes les vertus, si toutefois il lui en manque ! G. M.

IN MEMORIAM

M. le docteur Arthur LABERGE

Dimanche, le 11 mars courant, est décédé à l'hôpital Laval, à l'âge de 32 ans, M. le docteur Arthur Laberge.

Cette nouvelle a causé à bien des gens une surprise aussi vive que douloureuse. Arthur Laberge avait soigné tant de malades, il avait prolongé tant de vies, apparemment plus menacées que la sienne, qu'on aurait cru que la mort lui accorderait à lui-même un nouveau sursis. Hélas ! une hémorragie foudroyante a emporté notre ami, au moment où il causait paisiblement avec un camarade de l'hôpital. La mort, pourtant, ne l'a point surpris comme elle s'y attendait. Le jeune praticien ne s'illusionnait guère sur son propre cas. Il avait même souhaité une fin prompte. Aussi avait-il réglé ses affaires spirituelles et temporelles, et courageusement

prévu le dénouement avec cette vision nette qui est celle des âmes fortes.

Ce n'est pas un cliché de dire ici qu'Arthur Laberge ne laisse que des amis. Affable, serviable, généreux, prodigue de sa santé auprès des malades, combien sa courte carrière a été remplie ! Soit à l'Hôtel-Dieu de Québec, où il fut interne ; soit au sanatorium de Lac-Édouard, où il fut l'assistant du directeur médical ; soit au sanatorium de l'État de l'Iowa, où il acheva de se tailler une réputation de praticien éclairé ; soit à l'hôpital Laval de Québec, où il fut médecin résident,—en tous ces lieux divers enfin le docteur Laberge déploya ses belles qualités de dévouement et de science. Il avait eu la bonne fortune de se former auprès de spécialistes comme les docteurs Albert Couillard, Arthur Rousseau, Odilon Leclerc et Joseph Guérard, pour ne nommer que nos médecins canadiens-français. Il ne pouvait que se montrer digne de ses maîtres. Par surcroît, secrétaire de l'Association des Jeunes Médecins de notre région, il voulait faire rayonner auprès des siens la science qui sauverait notre race d'un mal dont elle était trop atteinte. Dans ce but, il avait commencé de publier dans *Le Terroir* des articles de vulgarisation médicale. Simples, pratiques, ses causeries sur la tuberculose étaient déjà lues avec un sensible intérêt. Mais la maladie a suspendu ses écrits, comme elle avait tant de fois interrompu ses activités de thérapeute. En fait, elle le détacha graduellement de tout ce qui composait ses espérances les plus chères. Il n'en continua pas moins à lire notre beau magazine canadien-français, avec un plaisir qu'il ne cachait point. Il en aimait l'esprit, les directives, le zèle constant. Il n'était pas sans savoir non plus qu'il s'y était acquis de solides amitiés. Avec les bons soins des médecins et des religieuses de l'hôpital, ses liaisons du *Terroir* et de la *Société des Arts, Sciences et Lettres* contribuaient à le reconforter dans la dure épreuve qu'il traversait. A sa famille, à laquelle il était très vivement dévoué, s'ajoutait cette famille intellectuelle si nécessaire à ceux qui, tout malades qu'ils sont, ne veulent point cesser de penser, de vibrer, de se survivre enfin ici-bas. Il avait foi en ses compatriotes. Il savait que d'autres poursuivraient avec succès l'œuvre que sa jeunesse n'avait qu'ébauchée. Sans doute verra-t-il avec joie, du lieu de toute lumière où il est maintenant, les articles qu'une main nouvelle écrira quelque jour, sur ce sujet dont sa vie s'était passionnée et qui était comme sa raison d'être : le conseil, le secours aux tuberculeux.

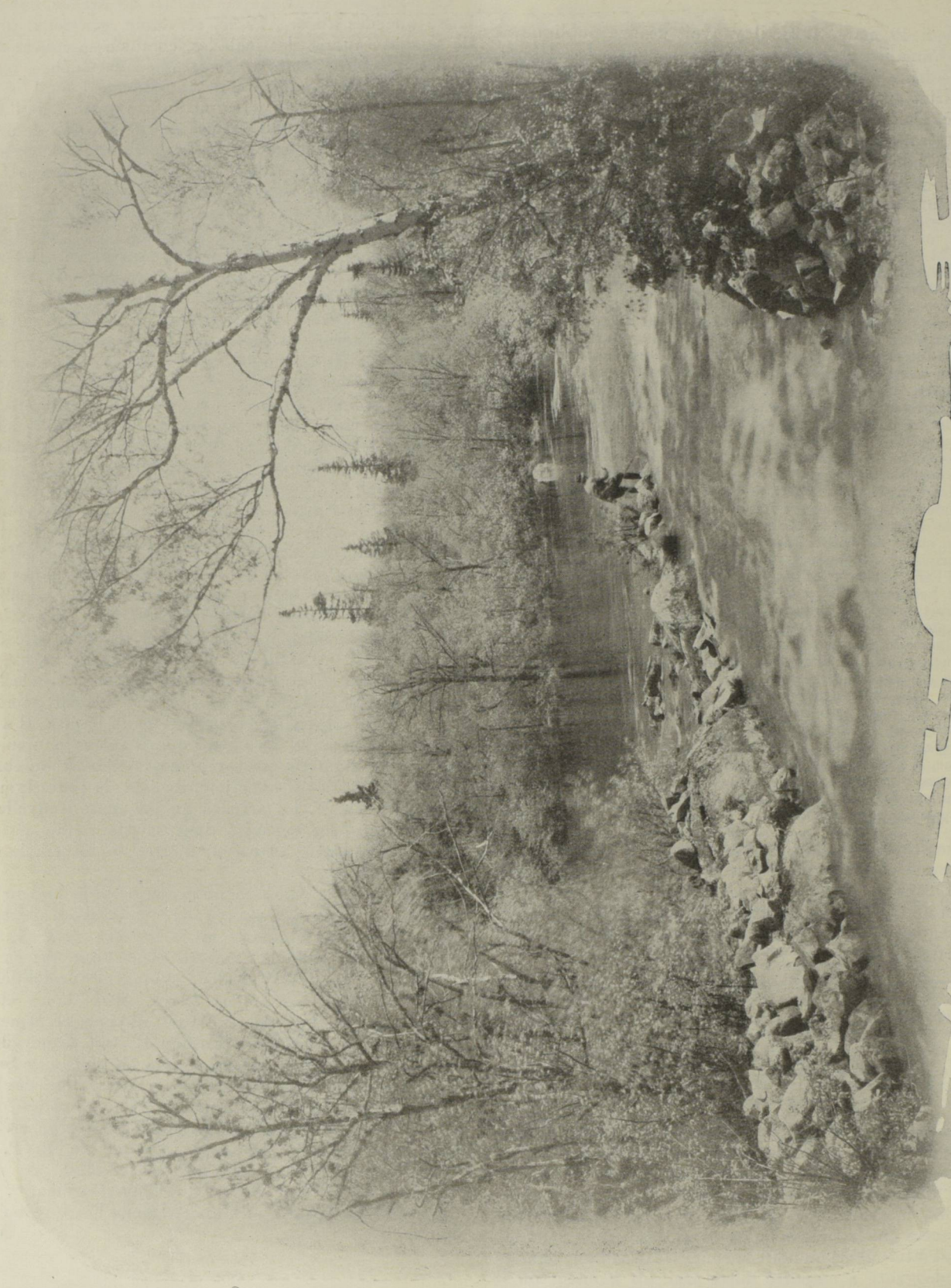
Chacun de ceux qui ont connu et apprécié le docteur Arthur Laberge lui gardera un pieux souvenir. Aussi, ses lecteurs du *Terroir* et les membres de la *Société des Arts, Sciences et Lettres* dont il était le confrère déposeront sur sa tombe l'hommage bien sincère de leur sympathie profonde. M. le docteur Laberge laisse deux frères, MM. Louis et Jules, de Montréal, et deux sœurs, Mme Mathieu et Mme Archibald Cauchon, de L'Ange-Gardien. Il était le neveu de M. P.-J. Côté et de M. Jacques Laberge ; le cousin de Sa Grandeur Monseigneur O.-E. Mathieu, archevêque de Régina, de M. le chanoine Jules Laberge, de MM. les abbés Adolphe, Henri et Paul Laberge, de MM. Héliodore Laberge, architecte, Adalbert, Adrien et Alphonse Laberge, du R. P. Binet, O. M. I., et de M. l'abbé Léon Binet, de Hull.

Les funérailles ont eu lieu à L'Ange-Gardien.

A la famille éprouvée, nous réitérons l'expression de nos regrets émus. M. H.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — L'aurore du printemps



Car elle annonce aux laboureurs
Tous les bienfaits de la nature.

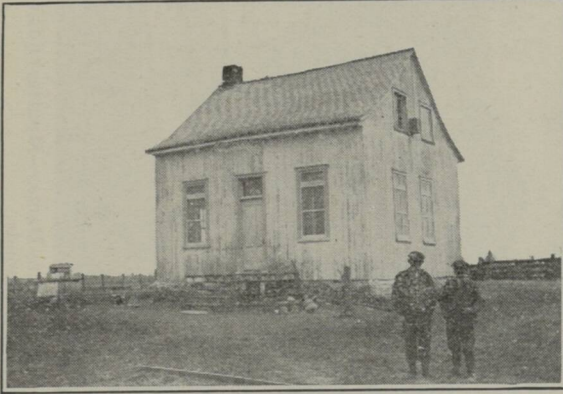
O doux printemps, saison des fleurs
J'aime ta première aurore

Paysage du terroir

Scènes d'hier et d'aujourd'hui

LA PETITE ECOLE RURALE

“ RENDONS-LA ATTRAYANTE. ”



Ecole no 2 de St-Casimir, clé de Portneuf. - Mlle Yvonne Lanouette, institutrice, - avant le travail d'amélioration fait par Messieurs Magnan et Desautels.

“ Rendons la ferme propre et jolie ” conseillait aux agronomes un ministre qui attire chez nous une foule d'étrangers, grâce à des routes de plus en plus nombreuses et améliorées.

Silos, clôtures, étables réparés et blanchis, maisons plus confortables et même coquettes, troupeaux de plus grande valeur et production, champs mieux drainés, mieux divisés et plus féconds, démontrent aux visiteurs que nos cultivateurs comprennent que, tout en rendant la culture plus payante, ils donnent à leurs fermes, par ces améliorations foncières, une valeur immobilière de plus en plus grande.

Si nous réparons et blanchissons silos, bâtiments et clôtures, si nous dépensons beaucoup pour nos troupeaux et nos machines, allons-nous oublier la petite école du rang où nos enfants — la génération de demain — viennent apprendre eux aussi comment tracer leur sillon dans la bonne terre de chez nous ?

Depuis deux ans, nous avons commencé un travail en ce sens sous forme de concours, grâce à la générosité de notre lieutenant-gouverneur, notre ministre de l'Agriculture et les Frères Luke, pépiniéristes de Montréal, qui nous ont offert de magnifiques coupes pour ce concours. Il nous fait plaisir de remercier aussi les Services horticole et forestier qui nous fournissent gratuitement des plants et des arbres de leur pépinière.

Nous ne pouvons non plus oublier le Conseil d'horticulture canadien qui nous donne \$8.00 pour essais littéraires. En 1926, huit écoles ont concouru, et vingt l'été dernier.

Des commissions scolaires, des cercles de fermières, des agronomes, des particuliers, inspirés de réel civisme, ont compris avec l'honorable M. David ces remarques de Bates, directeur de l'enseignement agricole en Saskatchewan : — “ Chaque citoyen a droit à une instruction fondée sur les conditions de la vie qui l'entoure. Donnez aux jeunes cette éducation et cette instruction, et vous arrêterez l'exode rural en le remplaçant par le bien-être et le bonheur dans la contrée. ”

Pour cela, rendons l'école attrayante. Parlons à l'enfant des choses de la terre.

Notons en passant quelques faits parmi la vingtaine d'écoles qui prirent part au concours cette année: les Commissions scolaires de Cookshire et S.-Casimir donnent respectivement \$325. et \$100. pour améliorer leurs terrains d'écoles. La maison Dupuis Frères fournit \$25. pour cette dernière. Les Cercles de fermières de Châteauguay et Pontiac orga-

nisent des “ bis ” ou “ corvées ”, des fêtes payantes pour niveler leurs terrains, réparer des clôtures, etc. Les fermières d'Argenteuil creusent au prix de \$250. un puits artésien pour fournir de l'eau potable à une école. La Commission scolaire de S.-Casimir donne des tasses sanitaires à tous ses élèves.

Et la liste est encore longue.

Avec la coopération de tous ceux qui comprennent que la petite école est le pivot autour duquel gravite la formation de notre génération, il serait opportun de profiter de ces bonnes volontés et d'organiser un vrai mouvement d'ensemble pour que, dans notre province, la petite école de campagne prenne aux yeux de tous les enfants l'importance et l'intérêt qui lui conviennent.

Adrien DESAUTELS,
Section des Jardins Scolaires,
Service de l'Horticulture, Québec.



La même école après le travail. On y notera un sensible changement, et les enfants ont sûrement plus de goût et d'émulation à y faire leurs études.

LE SANG DES PIERRES

Dressez-vous, grandes tours, créneaux majestueux
Dont le reflet se baigne en une eau cristalline !
Elevez votre orgueil insolent jusqu'aux cieux,
Et prolongez votre ombre en la verte colline.

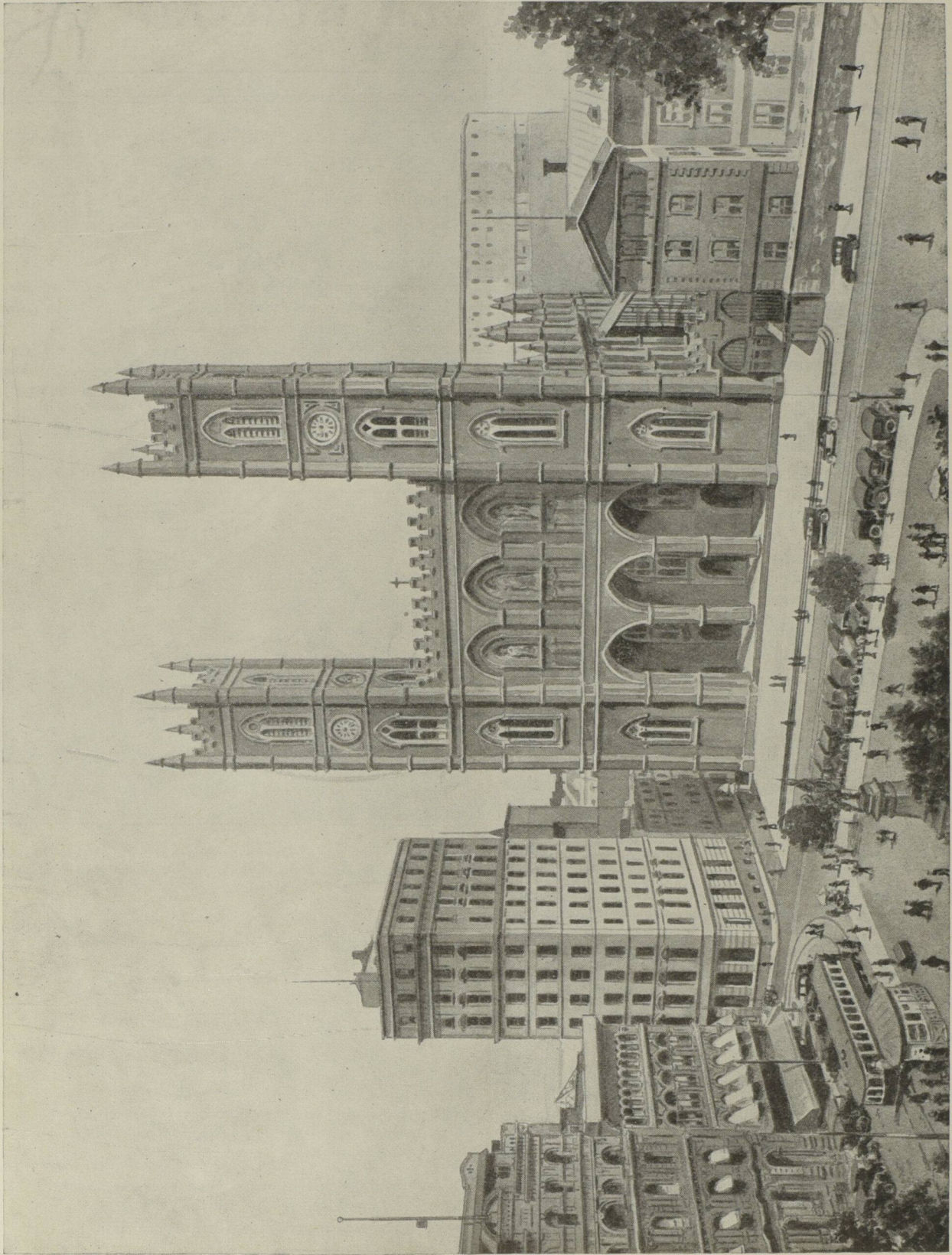
Elevez-vous, palais, aures des ans lointains
Où s'étale l'effort superbe du Génie !
Paraissez, monuments, au seuil de nos destins,
Fils de la haine et fils de la sainte Harmonie !

Quand nous vous contemplons, sur vos socles puissants,
L'histoire tout entière ouvre pour nous ses pages,
Et nous voyons se dérouler les faits sanglants
Qui s'entassent au cours millénaire des âges.

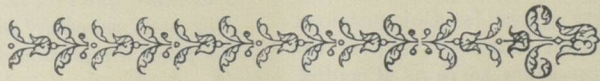
Vous portez des grands noms que le Temps garde encor,
Des noms que l'on redit en fermant nos paupières ;
Car pour perpétuer la mémoire des Morts,
Le passé d'une race est dans le sang des pierres !

Jean CHARBONNEAU.

Extrait d'un livre en préparation : *La Flamme ardente.*



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.—Le foyer de la grande métropole canadienne. La place d'Armes et l'église Notre-Dame.—Montréal fidèle exemple du passé et du présent juxtaposés, est par sa population, la deuxième ville française du monde. (Cortoisie du Ministère de la Voirie.)





L'ERREUR DU PETIT POULET

D'après Phœbe CARY.

Un beau petit poulet un jour
S'en vint demander à sa mère
Pour descendre sur la rivière,
Avec les canards faire un tour.

“ Non, répondit-elle, sévère,
“ Ne t'expose pas au danger,
“ Car tu n'es pas fait pour nager,
“ Mais bien pour vivre sur la terre.”

Le petit poulet tout fâché,
Croyant sa maman un peu dure,
Passa par-dessous la clôture
Et s'en fut plus loin pleurnicher.

Puis il s'approcha de l'eau claire
En disant : “ Je veux y plonger !
“ Pourquoi ne pourrais-je nager ?
“ C'est un mensonge de ma mère ! ”

Et voilà que notre étourdi
A ce moment saute dans l'onde
Et s'enfoncé en une seconde,
En laissant échapper un cri.

Maman-poule eut beaucoup de peine
Et le cœur lui fit mal longtemps
D'avoir perdu son cher enfant,
Mort dans la rivière vilaine.

Un petit conseil, en secret,
Pour ceux qui liront cette histoire :
Mettez-vous bien dans la mémoire
D'obéir mieux que le poulet.

Les vieux disent à la jeunesse
Où se trouve le vrai danger ;
C'est leur droit de la protéger
Et de lui montrer la sagesse.

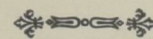
Soyons-leur donc toujours soumis,
Restons chacun dans notre sphère,
Occupons-nous de notre affaire
Et respectons les bons avis.

Georges BOULANGER,
de la Société des Poètes.



Et l'art, ornant depuis sa simple architecture
Par ses travaux hardis surpasse la nature.
(BOILEAU)

ÉCOLE DES Beaux-Arts



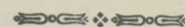
Jeunes gens, voulez-vous étudier

Ue dessin d'ornement, le dessin d'il-
lustration, l'architecture, la pein-
ture, le modelage, l'art décoratif, la
gravure à l'eau forte, :- :- :- :-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts.
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires
à l'architecture comprenant: les mathémati-
ques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

A TRAVERS NOTRE TERROIR

Le Quatrième voyage de l'Université de Montréal

La quatrième excursion transcontinentale de l'Université de Montréal, qui se fera encore cette année par train spécial et bateaux du Pacifique Canadien, fait déjà le sujet des projets de voyage d'un grand nombre de personnes qui n'ont pu prendre part aux précédents voyages. L'itinéraire de cette prochaine excursion, qui doit avoir lieu du 7 au 28 juillet, a subi quelques légères modifications qui le rendent encore plus intéressant et plus pratique pour les voyageurs. En voici les grandes lignes que nous communiquons le Service des Voyageurs du Pacifique Canadien, chargé de l'organisation de la randonnée.

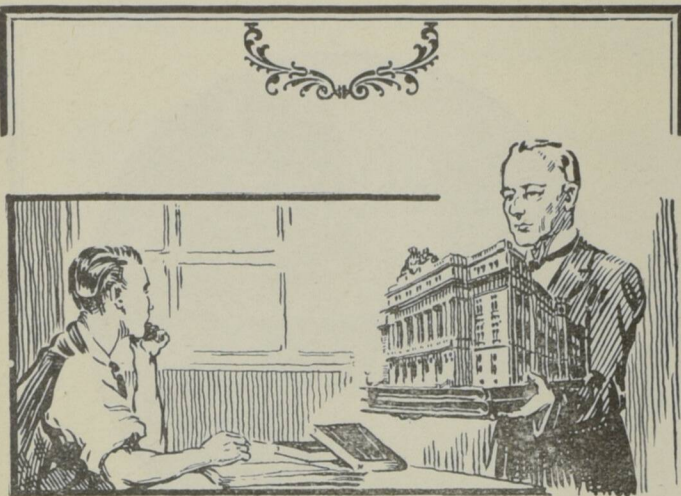
Le convoi spécial partira de Montréal, le samedi 7 juillet. Il se dirigera d'abord vers Ottawa et le nord ontarien pour arriver à Chapleau le lendemain matin, à temps pour la messe, qui sera suivie d'une visite à la tombe de Louis Hémon, l'auteur immortel de *Maria Chapdelaine*. Après avoir longé, au soleil couchant, les rives pittoresques du lac Supérieur, il arrivera le lendemain à Winnipeg, métropole des provinces des Prairies. Continuant sa course vers l'occident, il touchera Régina, capitale de la Saskatchewan, où il y aura un bref arrêt. Puis viendra Calgary, où les excursionnistes assisteront au fameux "stampede".

A la célèbre station thermale de Banff, aura lieu l'arrêt suivant : le premier dans les montagnes. Les excursionnistes auront ici la révélation de la majesté des montagnes à travers lesquelles ils voyageront ensuite pendant plusieurs jours. De l'hôtel "Banff Springs", dont la reconstruction vient d'être terminée, des autos conduiront les voyageurs jusqu'à Windermere, où le train les reprendra pour aller à Kootenay Landing. Ici, ils s'embarqueront sur un bateau du Pacifique Canadien, à destination de Nelson, ce qui leur permettra d'admirer en route les beautés du lac Kootenay. De Nelson, ils fileront sur Penticton par le Kettle Valley Railway et arriveront enfin à Vancouver. Il ne leur restera plus, pour toucher au terme de la randonnée, qu'à passer à Victoria, sur l'un des luxueux vapeurs du Pacifique Canadien.

Le retour vers l'Est s'effectuera également à travers les Rocheuses, mais par la voie principale du Pacifique Canadien, cette fois. Le train franchira de nouveau cette région tourmentée, longeant d'abord les sombres canyons des rivières Fraser et Thompson ; il traversera le massif des Selkirks par le tunnel Connaught, qui se prolonge sur une distance de plus de cinq milles, dans les flancs du mont Macdonald ; il débouchera à Field, au pied du gigantesque mont Stephen. Ici, des automobiles prendront les excursionnistes et les conduiront au lac Émeraude et dans la vallée Yoho, avant de les déposer sur les bords du lac Louise. Les voyageurs, durant la journée qu'ils passeront en ce lieu enchanteur, pourront apprécier tout à leur aise ce paysage, justement surnommé "la perle des Rocheuses".

Du lac Louise, le train se lancera de nouveau à travers les Prairies, s'arrêtant à Edmonton, puis à Saskatoon. A Kenora, dans le nord de l'Ontario, il y aura un arrêt de quelques heures pour une excursion au camp de chalets Devil's Gap et sur le lac des Bois. Le lendemain, ce sera l'embarquement à Fort William pour la traversée des Grands Lacs ; elle durera deux jours et se fera sur un bateau du Pacifique Canadien.

De Port McNicoll, les excursionnistes se rendront, par chemin de fer, à Toronto et aux chutes Niagara. Le même soir, ils prendront le train à Toronto pour Montréal, dernière étape de cette inoubliable randonnée qui aura duré vingt-et-un jours et qui se terminera le 28 juillet. G. de B.



"L'ECOLE CHEZ SOI"

A TOUS CEUX
qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -:- -:-

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure "L'ECOLE CHEZ-SOI" que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'Anglais Commercial Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

Adresse.....
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— H.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

NOUVEL AGENT

M. P.-E. GINGRAS.— On vient d'annoncer, au Pacifique Canadien, la nomination de M. P.-E. Gingras, au poste d'agent du district de Québec dans le Service des Voyageurs de cette Compagnie. M. Gingras remplacera M. R.-G. Amiot, qui fut récemment nommé à un haut poste dans l'administration du chemin de fer Québec Central, à Sherbrooke. Il aura ses bureaux à la gare Windsor et sa juridiction s'étendra sur l'un des plus vastes districts du réseau, comprenant toute la province de Québec, la partie est de l'Ontario jusqu'à Brockville, Smith's Falls et Pembroke, ainsi qu'une portion de l'État du Vermont, jusqu'à Wells River.

Né à Saint-Romuald en 1898, M. Gingras est à l'emploi du Pacifique Canadien depuis avril 1913, alors qu'il débuta comme junior dans les bureaux de la Compagnie à Québec. Après quelques années passées dans la vieille capitale, il fut nommé agent de billets sur le "Metagama" en 1919 et sur l'"Empress of France" en 1920. Durant le stage qu'il fit sur ces deux paquebots, il eut l'occasion de visiter plusieurs pays d'Europe. Il revint ensuite à Québec comme chef du bureau de l'agent des voyageurs en cette ville. En 1922, il quittait ce poste pour assumer les fonctions d'agent voyageur dans le district de Québec. En 1924, il était transféré à Montréal, avec le même titre. En 1926, M. Gingras fut envoyé à Winnipeg comme représentant général du Service des Voyageurs pour les provinces de l'Ouest. Rappelé dans l'Est en décembre dernier, il fut attaché au bureau du Pacifique Canadien à Boston, comme représentant spécial dans la Nouvelle-Angleterre. C'est la position qu'il quitte aujourd'hui pour devenir agent du district de Québec.

Dans les divers postes qu'il a occupés au Pacifique Canadien, M. Gingras a eu l'occasion de se familiariser avec les conditions du trafic-voyageurs sur le réseau tout entier. Il a pu ainsi acquérir une expérience qui lui sera précieuse dans les importantes fonctions qu'il est maintenant appelé à remplir. En 1926, il était chargé de la direction du second voyage transcontinental de l'Université de Montréal et l'an dernier, il accompagnait encore, à son passage à travers les provinces de l'Ouest, le train de la troisième excursion de cette Université. Il eut aussi, en 1926 et 1927, la direction des convois que le Pacifique Canadien mit à la disposition des membres de la Survivance Française pour leurs voyages de l'Ouest à la province de Québec. M. Gingras s'est toujours occupé des sports d'hiver, particulièrement à Québec, où il prit part à l'organisation des carnivals de 1923 et 1924. Encore récemment, à l'occasion du dernier Congrès des Raquetteurs à Montréal, il amena dans la métropole, un contingent de plusieurs centaines de raquetteurs de Manchester, N.-H. et des environs.

G. de B.

Une maman.— Mon chéri, tu es insupportable, avec ta manie de ne jamais vouloir obéir, tu me fais pousser des cheveux blancs...

Bébé (après réflexion).— Alors toi non plus tu n'as pas été sage quand tu étais petite, puisque grand'maman est toute blanche?...

— Et voici, Maître, l'acte de décès de ma femme...

— Très bien, très bien!... C'est déjà une excellente chose.

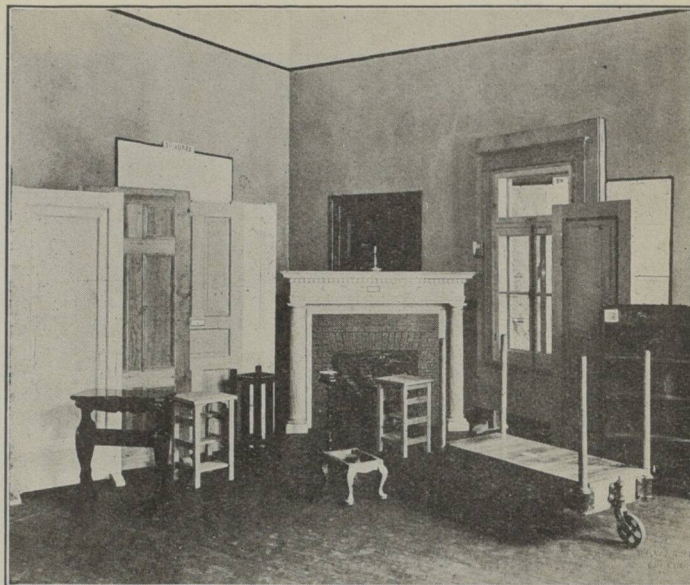
Dans une pharmacie :

— J'ai un cor qui me fait horriblement souffrir, avez-vous quelque bon remède à me recommander?

— Parfaitement, Madame. J'ai une pommade excellente qui fera disparaître votre cor radicalement. Un de mes clients s'en sert depuis quinze ans et n'en veut pas d'autre.

Los Angeles est la ville des États-Unis où l'on divorce le plus. Il n'est pas que le monde des artistes de cinéma, où les mariages ont généralement un caractère provisoire qui soit cause de ce record, mais des couples viennent des quatre points des États-Unis pour reprendre leur liberté.

La statistique, qui ne perd jamais ses droits, a établi que l'âge moyen des requérants est de 21 à 26 ans. D'après ces mêmes statistiques, les femmes rousses seraient les moins disposées à rompre les liens du mariage. Quant aux brunes, elles divorcent deux fois plus que les blondes. D'après les juges de Los Angeles, elles sont moins patientes et ont moins de diplomatie que ces dernières, mais la femme idéale, à leur avis, est la rousse.



Travaux d'élèves menuisiers. Janvier 1928.

ECOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier

Téléphone 3-3313

FONDATION DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL
INSTALLATION ET OUTILLAGE MODERNE
DIPLOMES OFFICIELS

ENSEIGNEMENT

Le programme de l'Ecole Technique de Québec comporte l'enseignement théorique et pratique des métiers suivants :

**MÉCANICIEN, FORGERON, FONDEUR,
MENUISIER, MODELEUR.**

La partie théorique de l'enseignement comprend des cours de mathématiques (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie), de sciences (mécanique, physique, chimie, électricité), et de dessin industriel.

La rétribution scolaire est de \$1.50 par mois pour la 1ère année.

Des bourses sont accordées aux élèves méritants des 2e et 3e années.

L'Administration offre les cours suivants :

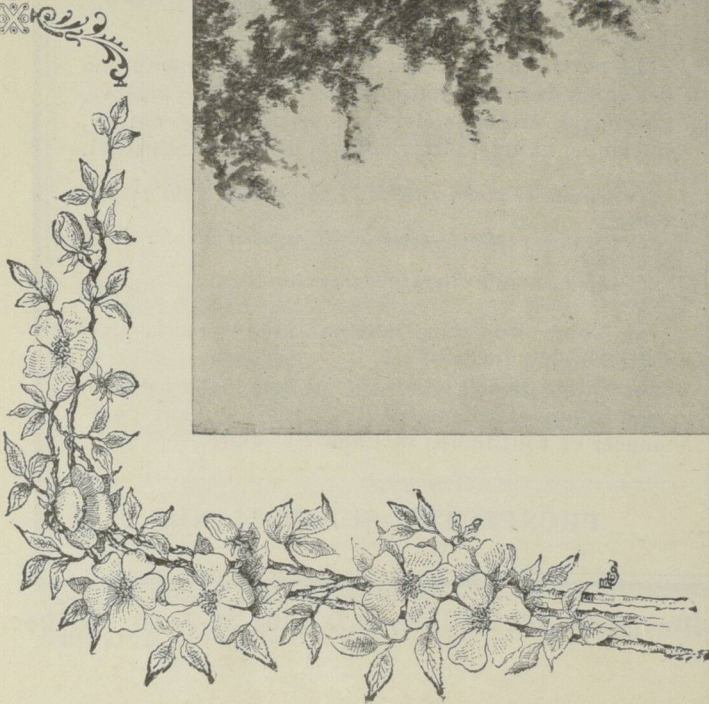
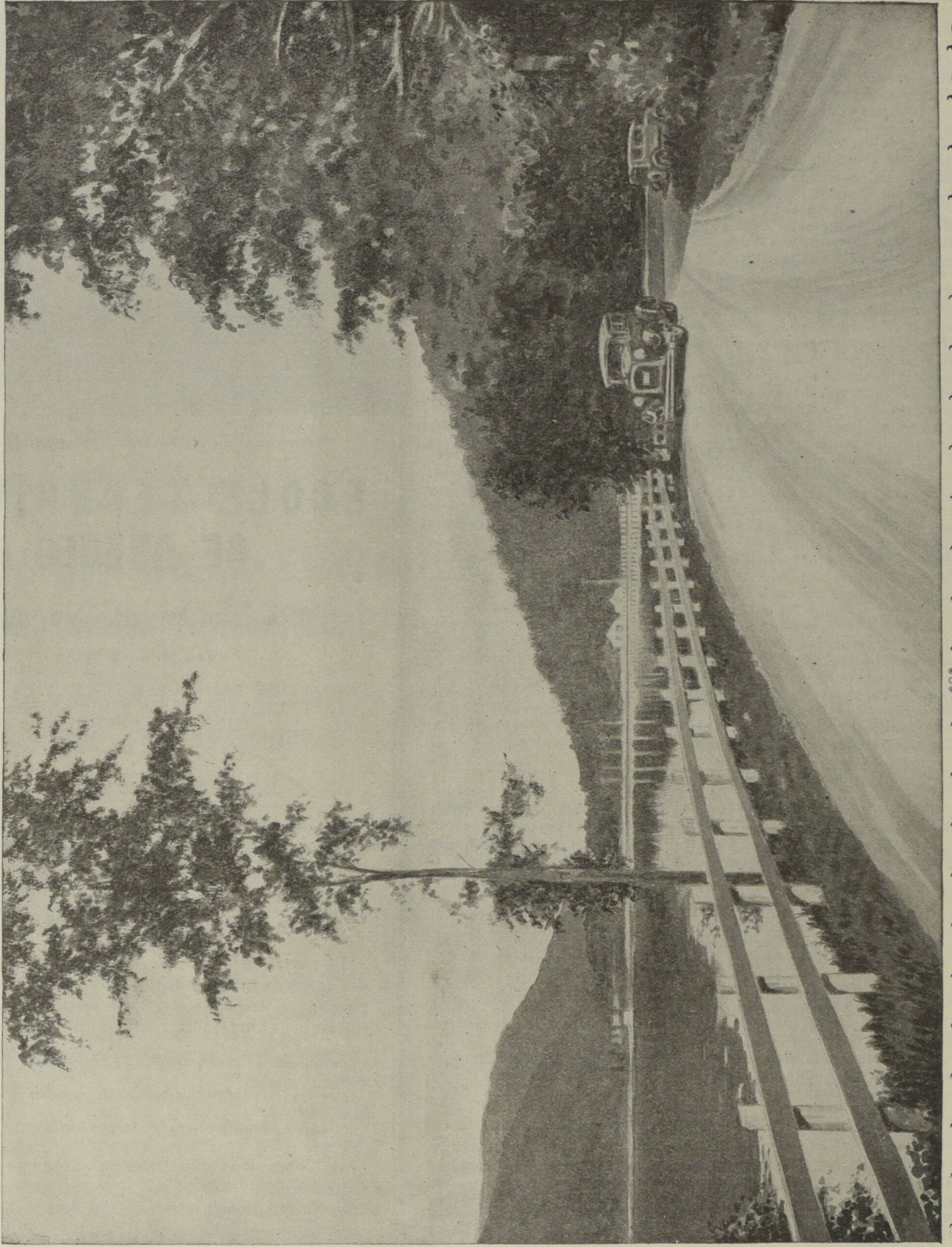
- Cours du jour commençant vers la mi-septembre.
- Cours du soir commençant vers le 1er octobre.
- Cours spéciaux d'automobile pouvant commencer en tout temps de l'année scolaire.

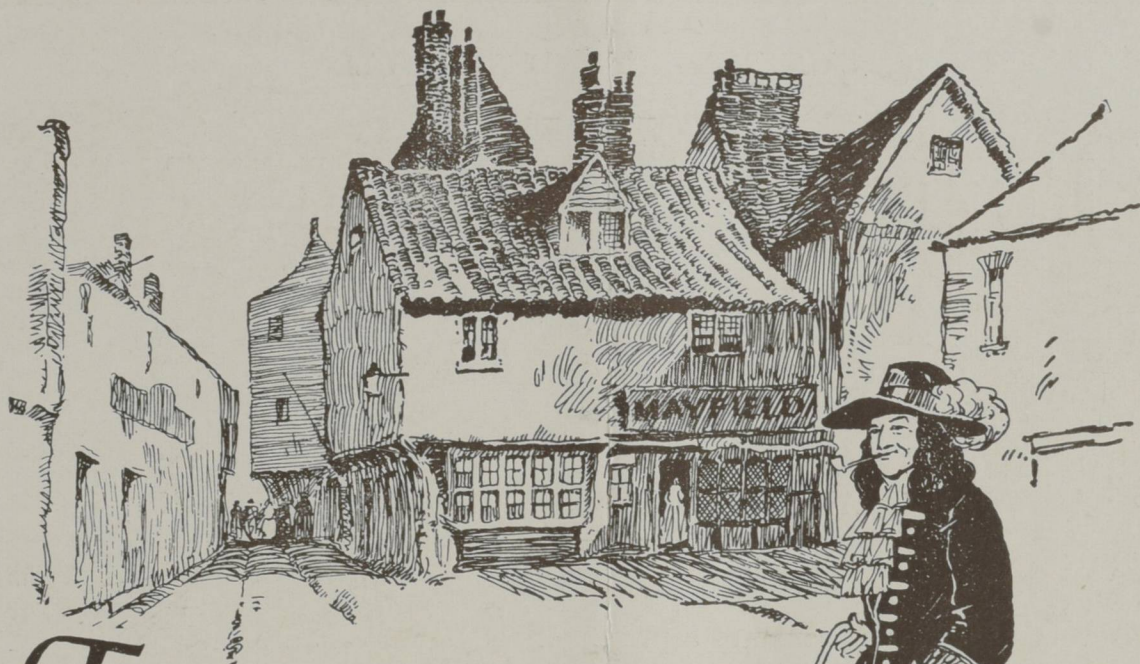
PROSPECTUS SUR DEMANDE

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR

LA ROUTE MONTREAL-SHERBROOKE AUTOUR DU LAC OXFORD.





Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

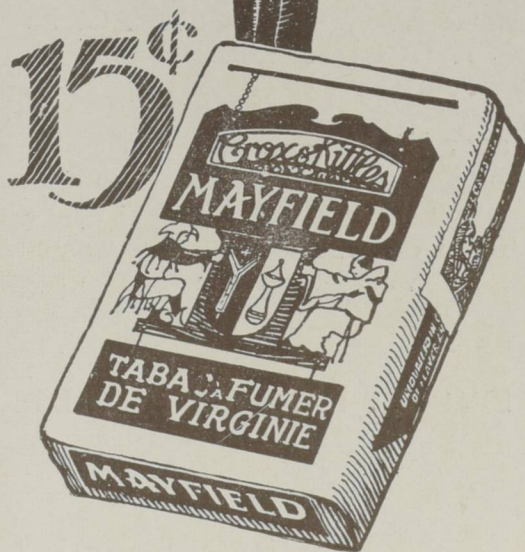
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

QUATRIEME VOYAGE ANNUEL

— d e —

L'UNIVERSITE DE MONTREAL

A TRAVERS LE CANADA

jusqu'à

LA COTE DU PACIFIQUE

du 7 au 28 juillet

PAR TRAIN SPECIAL DU PACIFIQUE CANADIEN

Le voyage le plus agréable et le plus instructif que vous puissiez faire durant vos vacances. Une occasion unique de visiter le Canada et ses merveilles — de voyager avec tout le confort possible et à prix modérés. Tout Canadien devrait d'abord apprendre à connaître son pays avant d'aller à l'étranger.

LES PRAIRIES,
WINNIPEG,
CALGARY
LES ROCHEUSES,
BANFF,
ROUTE BANFF-WINDERMERE,
LAC JOOTENAY,
LA VALLEE D'OKANAGAN,
VANCOUVER,

VICTORIA,
LE CANYON FRASER,
LE TUNNEL CONNAUGHT,
LA VALLEE YOHO,
LAC LOUISE,
EDMONTON,
LAC DES BOIS,
LES GRANDS LACS,
CHUTES NIAGARA.

\$ 365. TOUS FRAIS COMPRIS
avec lit-bas. — Lit-haut, \$350. — Lit-bas à deux, \$330. chaque voyageur.
Salon-lits à trois, \$380 chaque voyageur.

Train de luxe comprenant wagons-lits ordinaires, wagons-lits à compartiments, wagon-restaurant et wagon-observatoire. — Wagon-observatoire découvert dans les Montagnes.
Personnel bilingue. — Cuisine soignée.

SEJOURS DANS LES HOTELS ET CAMPS DE CHALETS DU PACIFIQUE CANADIEN

Ce voyage est organisé à l'intention des Canadiens Français et des Franco-Américains tout spécialement.

Pour brochures descriptives et renseignements complets, s'adresser à : —
L'UNIVERSITE DE MONTREAL ou à tout agent du

PACIFIQUE CANADIEN